



LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

11 septembre 1943

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *Plateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

Victoire! 7e ANNÉE — NUMÉRO 1 Esperanto?

Rome capitale — Le commencement de la fin

L'Italie a capitulé.

Ce n'est pas un adversaire bien redoutable que nous venons de mettre hors de combat: trahi par ses chefs, spolié par ses alliés, le peuple italien ne voulait plus combattre, ne le pouvait plus...

Mais c'est quand même une grande victoire que nous venons de remporter: l'Italie éliminée, nos forces peuvent frapper en France ou dans les Balkans, la Méditerranée est désormais un lac contrôlé par les Alliés. Et il y a le facteur moral, énorme, toujours. Quel coup terrible pour l'Axe, et quel merveilleux espoir pour les nations asservies qui poursuivent la guerre à nos côtés! Imaginez ce que doivent ressentir les Français, en ce moment!

Nous vivons des heures où les événements dépassent tous les moyens d'information, où l'histoire se vit plus rapidement qu'on ne saurait l'écrire.

Au moment où je fais cet article, il demeure bien des inconnues: que devient la flotte italienne? que sera l'occupation allié du territoire italien? quel sera le sort des troupes allemandes en Italie? quel sera la réaction allemande?

Mais déjà, ces faits sont certains, des détails connus: Aux termes de la convention d'armistice, ne seulement les Italiens ont accepté toutes les conditions posées par le général Eisenhower, mais ils se sont engagés à user de la force contre les Allemands, si ces derniers veulent les empêcher d'exécuter leurs engagements envers les Alliés.

Notons encore la déclaration du général Eisenhower à l'effet que "l'armistice a été signé par ses représentants et ceux du maréchal Badoglio après avoir été approuvé par les gouvernements américain, britannique et russe". On comprend mieux aujourd'hui toute la portée de l'annonce qui nous était faite, la semaine dernière, de la formation d'une commission de la Méditerranée — commission dont la Russie fait partie au même titre que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. D'après les paroles du généralissime allié, on peut déduire que les Soviétiques ont été tenus au courant de toutes les décisions britanniques et américaines, pour ce qui concerne l'Italie, et qu'ils les ont approuvées.

Voici complètement renversée la situation internationale telle qu'elle se trouvait à la chute de la France. En juin 1940, c'est l'une des nations alliées qui demandait un armistice; aujourd'hui, c'est un des pays de l'Axe qui capitule. Nouveau point tournant de la guerre...

Il est intéressant de faire un parallèle entre la situation de la Grande-Bretagne alors et celle de l'Allemagne aujourd'hui. Le Reich est encore puissant, maître d'un territoire immense, disposant des ressources de plusieurs états vassaux, et l'armée allemande est encore une redoutable machine de guerre. Tandis qu'en 1940, l'Angleterre demeurait seule en Europe, presque désarmée, ne pouvant compter que sur les nations du Commonwealth pour un secours militaire immédiat... Mais il demeurait encore, à cette époque, de formidables inconnues — qui ont joué depuis, de façon décisive. Il y avait les Etats-Unis, et il y avait la Russie et le Japon. Le partage des forces s'est fait depuis, et il s'est fait à notre avantage. Aujourd'hui, il n'y a guère que l'Espagne et la Turquie, dont l'attitude laisse encore quelque doute. Leur neutralité favorise évidemment l'Axe, mais elle ne saurait désormais rien empêcher de ce qui doit arriver. Même l'entrée en guerre des Turcs du côté de l'Allemagne — chose tout à fait improbable — ne pourrait que retarder la victoire des Nations Unies. Quant au petit père Franco, le mieux pour lui serait de se faire oublier... Il ne reste aucun facteur qui puisse jouer en faveur des Boches avec assez de force et de poids pour les sauver de la défaite — aucun, si ce n'est le risque d'une division dans le camp allié. A nous d'être assez intelligents et adroits pour éviter cet écueil. Si nous savons demeurer unis, la victoire est à nous.

Pour finir, comparons la France trahie de 1940 à l'Italie vaincue de septembre 1943...

Charles de Gaulle a pu dire: "La France a perdu une bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre!" Et les événements lui donnent à présent raison. Mais quel Italien pourra en dire autant? Nous doutons qu'il se dresse une armée d'Italiens libres (ou combattants) pour continuer la guerre aux côtés des nazis. Après des épreuves cruelles, dont elle n'a d'ailleurs pas encore vu la fin, la France a repris son rang au sein des Nations Unies. L'Empire français libéré (à l'exception de l'Indochine, mais cela viendra) et une magnifique armée et une flotte demeurée puissante malgré le sacrifice de Toulon, voilà ce que la France apporte à la cause alliée: en attendant l'élection d'un gouvernement constitutionnel par le peuple de France, le Comité de la Libération nationale est le gardien des intérêts sacrés de la Patrie française, il organise la résistance sur le territoire métropolitain et collabore avec les Alliés partout où il le peut. La France, abattue chez elle comme la Belgique et la Hollande, et tant d'autres nations, n'en sera pas moins parmi les vainqueurs de cette guerre. Tandis que pour l'Italie, tout semble bien perdu...

Nous ne pouvons que souhaiter au peuple italien de retrouver son âme et de reprendre, dans la famille humaine trop longtemps divisée, la place que lui assigne son génie. Le peuple à qui nous devons le Dante et Léonard de Vinci, Garibaldi et d'Annunzio, ne doit pas vivre en marge de la civilisation.

Emile-Charles HAMEL

Je vous présente aujourd'hui le premier numéro de la septième année du JOUR. Les personnes qui ont la superstition des chiffres tireront de là un bon augure. *Lucky seven!* La superstition s'accorde avec la réalité. Pour un journal d'idées qui ne saurait s'adresser aux masses, un journal libéral, progressif et démocratique, qui heurte la puissance la plus antibérale, antiprogressive et antidémocratique de l'Amérique du Nord, un journal attaqué, vilipendé, calomnié, boycotté, condamné dans les milieux que l'on sait, c'est une victoire remarquable que d'atteindre sa septième année avec un regain de vigueur et d'espoir.

Notre succès repose sur la fidélité aux principes que nous avons promis de défendre dès le début de notre entreprise. Dans le prospectus que nous présentons à nos lecteurs, dès septembre 1937, nous exprimions notre volonté de combattre pour l'unité canadienne, la concorde entre les deux principaux groupes ethniques de ce pays, le bilinguisme, la réforme de l'enseignement, les libertés démocratiques, les droits de l'homme; nous promettions aussi de lutter contre le fascisme, le communisme, le sectarisme politique et religieux, toutes les tendances extrêmes qui divisent dès lors l'humanité en clans ennemis et qui nous ont conduite à la guerre. Les lecteurs de la première heure savent que nous n'avons jamais trahi cet idéal.

Au milieu de l'extrême confusion des idées qui règnent actuellement chez nous comme ailleurs, il est bon de profiter de cet anniversaire pour faire le point, dire où nous en sommes, où nous allons, sur la question nationale, sur la politique, sur les tendances économiques et sociales.

LA QUESTION NATIONALE

Nous repoussons la mystique raciale qui s'oppose à la franche collaboration, à l'amitié, entre les groupes de diverse origine, et qui, dans un pays comme le nôtre, entrave très sérieusement l'unité et repousse même l'idée de nation. Cette mystique empêche aussi le peuple qui en est atteint d'élargir ses horizons et de s'élever à la hauteur d'un internationalisme sain, c'est-à-dire, des intérêts supérieurs de l'humanité.

Français par la langue, la culture, les sentiments les plus profonds de mon être, je tiens compte du fait français au Canada et en Amérique, j'admire passionnément ce peuple qui garde son originalité, qui lutte pour rester identique à lui-même, pour ne pas laisser détruire sa personnalité, qui ne saurait envisager, même dans un avenir très lointain, la disparition de son caractère sans avoir l'impression de sombrer dans le néant. Dans tout ce qu'il y a de sain, de raisonnable, de généreux et d'humain en ses revendications, ce peuple me trouvera toujours au nombre de ses défenseurs.

On me permettra de citer ici Léon Blum. Son esprit international le met au-dessus de tout soupçon de passion nationaliste. Le 31 octobre 1939, après le paraplui de Munich et l'écrasement des Tchéques par Hitler, il écrivait (*L'Histoire jugera*, page 251, Editions de l'Arbre):

"L'existence d'une nation est une réalité vivante, vivace, tenace, qu'on ne supprime pas à son gré par une victoire de soldats, par un diktat de despote, par un contrat de diplomates. La réalité nationale subsiste, elle survit, fût-ce d'une existence latente et secrète, et finalement elle se venge de ceux qui l'ont méconnue... La communauté nationale est une communauté de traditions, de goûts, d'usages, d'aspirations, d'espérances, tissée et nouée elle-même par une communauté d'efforts et d'épreuves, et elle est d'autant plus serrée, d'autant plus solide, qu'entre les citoyens règne une égalité de droits plus complète, comme ce fut le cas pour la république tchéco-slovaque, et que

les idées de nation et de démocratie se complètent ou se corroborent l'une l'autre."

A quelques mots près, ces principes s'appliquent au groupe canadien d'origine française, et, ici, je dois rendre aux Anglais le témoignage que, depuis de nombreuses années, ils ont parfaitement compris la situation et ont agi en conséquence.

Ce contre quoi nous devons réagir, c'est non seulement l'isolationnisme d'un certain nombre, le refus de s'adapter aux conditions nouvelles, la résistance au fait nord-américain — fait énorme! —, mais aussi l'exploitation que font du fait racial les démagogues, les tribuns et les profiteurs. Le nationalisme étroit et exclusif est un facteur de haine et de destruction. Tout peuple qui ne sait pas s'élever à l'universel risque de s'enliser dans un marécage et d'en mourir. Bien souvent, depuis que je me suis libéré de l'étreinte nationaliste, j'ai agité ces pensées troublantes. En consultant des notes que j'écrivais aux environs de 1935, je lis ceci: "Pour que l'idée de patrie en vaille la peine, il faut qu'elle se rattache à quelque chose d'universellement humain... Les hommes les mieux trempés vivent d'abord pour la justice, l'art, la science. La justice n'a pas de pays, ni l'art, ni la science. Le catholicisme même n'a pas de pays. Jésus était antijuif en ce sens qu'il était humain, universel, avant d'être juif." Ces vérités sont presque des lapalissades, mais les nationalistes, qui les bafouent, feraient bien de s'en pénétrer. L'unité canadienne y gagnerait beaucoup.

C'est parce que nous attachons une grande importance à l'humain que nous avons tant lutté, depuis six ans, pour humaniser l'éducation des nôtres, la détacher de ses étroitesse, de son esprit sectaire, de son esprit de pure propagande. Nous croyons fermement que le meilleur moyen d'assurer l'avenir du fait français en Amérique, c'est d'éduquer les nôtres en vue de perfectionner en eux l'homme et non pas seulement d'exaspérer leur "complexe" racial.

Notre pays est fondé sur le plan américain, c'est-à-dire, sur la multiplicité des "races" des traditions, des croyances. Ou bien tous les éléments ethniques, pour se combiner, se fondre, s'harmoniser, devront s'élever jusqu'à l'humain, et alors le Canada prendra vraiment conscience du fait national dans son sens le plus large, ou bien nous nous renfermerons dans le particularisme racial, et alors ce pays restera morcelé, c'est-à-dire trop faible pour aspirer aux grandes choses. C'est pourquoi les théories de nos partis soi-disant nationalistes nous font horreur.

NOTRE POLITIQUE

Nombre de partis politiques se sont formés depuis six ans. Les uns sont disparus, d'autres sont en décadence, alors que certains montent à l'horizon.

Contrairement à la plupart de ses confrères, le JOUR a refusé et refuse encore d'attacher sa destinée à la fortune d'un parti. Son directeur a sympathisé souvent avec les libéraux, tant à Ottawa qu'à Québec. Les circonstances et certaines amitiés personnelles l'ont voulu ainsi. Il n'a jamais voulu contracter une alliance avec le parti. Seuls la valeur des idées et l'intérêt commun le guident. Il en est de même, je crois, de tous ses collaborateurs.

En fait, les deux vieux partis sont sur le déclin. A Québec, le parti libéral a gouverné au milieu de la crise économique la plus sérieuse du siècle. Il a été battu en 1936 comme doit l'être tout gouvernement de crise. Il a repris le pouvoir en pleine guerre. Je crains fort pour lui. A Ottawa, un sort semblable paraît être réservé aux libéraux, et je doute fort que les progressistes conservateurs puissent enlever la succession. En deux articles, l'un intitulé "Morts de vieillesse", l'autre, l'"Avenir",

Suite à la page 2 — Jean-Charles HARVEY

M. Pierre Dupuy

Dans le numéro du "JOUR" de la semaine dernière, une note parue à l'endroit de M. Pierre Dupuy, ancien ministre du Canada à Paris, certaines expressions ont quelque peu dépassé notre pensée.

La première phrase se lisait comme suit: "Systématiquement et, pourrions-nous dire, de bonne foi, M. Pierre Dupuy s'est trompé, a été trompé, a trompé."

Comme le mot systématiquement semble contredire les mots de bonne foi, nous retranchons celui-ci pour ne laisser que ceux-ci, en ce qui concerne M. Dupuy. Car nous ne doutons nullement de l'honnêteté de notre ancien ministre. Nous pouvons pourtant affirmer sans crainte que M. Dupuy a été trompé systématiquement par Fichy. Il ne pouvait en être autrement sous l'œil de la Gestapo.

Panacée

Pour guérir tous nos maux économiques, sociaux et financiers, assurer à tous les Canadiens le bonheur et la santé, une longue vie et de beaux rêves, les Semaines sociales du Canada (litté, en'g et inc.) recommandent au gouvernement du Dominion l'adoption du corporatisme comme moyen idéal pour que de remédier aux maux, aux abus, aux excès et aux dangers de la démocratie et du capitalisme...

Le corporatisme a fait ses preuves en Italie, n'est-ce pas... On a vu comment il y a fait régner l'ordre, la prospérité, l'agriculture et les beaux arts — comment il a mené à la victoire un peuple magistralement organisé, dans un Etat dont toutes les affaires étaient réglées comme du papier à musique.

Quand vous aurez un rhume, le secrétaire des Semaines sociales (litté, en'g et inc.) vous conseilera fortement la potion dont s'est guéri le président... qui en est mort, la pèvre!

AVEC LE SOURIRE

Impressions d'un officier français

La presse de l'Afrique du Nord a parlé beaucoup au sujet d'une conférence faite à Alger, par un officier français qui vient de rentrer de Russie. Cette conférence a été organisée par l'Association pour le rapprochement franco-soviétique et elle a réuni un public nombreux.

Selon le conférencier, les Français sont traités en Russie avec des égards tout particuliers. Seuls les Français et les Tchéques ont été autorisés à visiter les champs de bataille et la ligne de feu. Les officiers et soldats français de l'escadron "Normandie", qui servent sous le commandement russe "pour le seul triomphe de la liberté", se sont trouvés tout de suite dans une atmosphère de "parfaite compréhension et de fraternité sincère".

L'officier-conférencier a dit que les réserves humaines de la Russie soviétique excédaient de beaucoup celles de l'Allemagne nazie et que la production russe devait égaler la production américaine. Enfin, l'orateur déclare que toute idée d'une paix séparée entre la Russie et l'Allemagne doit être écartée.

Apprenez à lire!

La C.C.F. distribue, sous le titre *L'Age Nouveau* (ou quelque chose d'approchant), une lettre-circulaire polycopiée. Un dénommé Gagnon, qui est l'organisateur de ce parti nouveau (ou quelque chose d'approchant), nous a fait l'honneur de nous y prendre à parti, opposant un article anglais de Bob à un article de notre directeur. Si M. Gagnon avait su lire, il aurait vu, en première page, une note éditoriale prévenant le lecteur que les articles de Bob reflétaient seulement l'opinion de leur auteur, non pas celle du journal ou du directeur. Avec le progrès, M. Gagnon apprendra peut-être...

Le bouddhiste de la rue Notre-Dame

Le Dev-Dev (pas de Valera, le Dev-Dev, tout simplement) a son pûndit, bouddhiste depuis peu, sans doute, puisqu'il nous parle de transmigration. On pourrait croire qu'il s'agit de la transmigration des âmes. Point du tout. Notre savant confère entend parler de la "transmigration"... juive. Tout cela sous prétexte que... l'Australie souffre de dénatalité! Il est difficile de dire s'il y aura "immigration" ou non, mais il est certain qu'il n'y aura pas transmigration. A moins que le pûndit en question croit que l'âme d'un Juif risque un jour d'entrer dans son beau corps sacré. Ce qui serait sans doute extraordinaire...

Quant à la raison de l'amour dudit "métémpsychoseux" pour le dépeuplement de l'Australie, il reste mystérieux. S'il aime tellement le pays des Antipodes, il peut toujours y envoyer quelques-uns de ses amis. Vous savez, de ces amis pour lesquels on compose un jour cette chanson:

Si mon père embrasse
[ma mère]
Ce n'est pas par amusement
C'est pour avoir des petits
[frères]
Qui ramènent les vaches
[des champs!]

Nous laissons au pûndit le soin de compléter les autres strophes...

Cadeau d'anniversaire

C'est au moment même où "LE JOUR" célèbre son sixième anniversaire et publie le premier numéro de sa septième année, que nous parvient la magnifique nouvelle de la capitulation italienne. Quel cadeau d'anniversaire, mes amis!

Deuil

Toutes nos sympathies à notre confrère "Le Devoir", inconsolable de la chute de l'Italie fasciste...

Pour annoncer la capitulation de Rome, alors que tous les journaux exhibaient ce qu'ils avaient de plus éclatant comme manchettes, "Le Devoir", a substitué à son titre habituel de première page, sur sept colonnes, un diminutif petit titre de rien du tout, sur quatre pauvres colonnes. Dans sa revue de l'actualité, Pierre Vigeant a expédié en trois lignes la question italienne...

Nous comprenons maintenant pourquoi ce rédacteur du "Devoir" rencontré mercredi midi, portait une cravate noire!

Une histoire américaine

La presse est pleine d'histoires qui rapportent les divorces sensationnels: les exploits des hommes et des femmes divorcés et remarqués plusieurs fois au cours d'une seule année. C'est l'Amérique, entend-on souvent.

Voici, pourtant, une histoire bien différente et combien américaine celle-là!

Dans l'état agricole de l'Iowa, qui forme à peu près exactement le centre géographique des Etats-Unis vit un couple presque centenaire, marié depuis 78 ans.

Ces vieux époux tiennent un record qui ne sera pas facile à battre et qui, d'ailleurs, a été officiellement homologué.

Et le plus remarquable de l'affaire: ils ne se sont jamais séparés autrement que pour vaquer à leurs occupations respectives et indépendantes. Ils ont passé toutes leurs journées et toutes leurs nuits ensemble depuis qu'ils ont obtenu leur licence de mariage.

Ce couple unique n'a qu'un désir: mourir en même temps pour ne pas être séparé à la dernière heure de leur longue vie conjugale.

Propos sur un récent discours de M. Churchill

En 1579, à la demande d'Henri III, mon illustre homonyme Henri Estienne écrivait un traité intitulé: *De la Précellence du langage français*. Dans ce traité, Estienne réagissait contre la tendance à l'italianisme qui, de la Cour, gagnait la rue.

Plus près de nous, en 1783, l'Académie de Berlin avait proposé au concours le sujet suivant:

"Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? Est-il à présumer qu'elle la conserve?"

Le prix fut remporté par un journaliste français, Antoine de Rivarol, auquel l'époque attribua le génie de Tacite, et son ouvrage est bien connu sous le titre de *"Discours sur l'universalité de la langue française"*.

Plus près de nous, encore des tentatives diverses furent esquissées, qui, si elles avaient abouti, auraient doté le monde d'une langue universelle, par exemple l'Ido, l'Universal, et plus communément connu, l'Esperanto (du docteur Zamenhof). Toutes ces langues dérivèrent du latin, mais leur propagation se heurtait à un obstacle très simple: la diffusion universelle du français comme langue diplomatique.

Enfin, il y a peu d'années, en 1923 le président de la "Columbia University" M. Nicholas Murray Butler, un américain, expliquait en quelques lignes et en français les raisons qui motivaient l'emploi du français en tant que langage universel.

Il écrivait:

"Vers la fin du XVII^e siècle, le Latin, qui fut la langue officielle depuis l'époque de l'Empire Romain, fut remplacé par le français qui devint alors, et fut depuis, reconnu comme langue internationale, excepté dans des cas si rares que, de ces exceptions, on peut bien dire qu'elles confirment la règle."

"On pourrait produire ici d'autres raisons à l'appui, car si l'on accorde à l'Anglais une dignité forte et sonore, il faut avouer que la souplesse, la subtilité et la grâce sont bien les qualités de la langue française. De plus le français est devenu la langue de trait d'union entre les nations latines d'une part et les nations germaniques, scandinaves et slaves d'une autre."

Ces réflexions, ou plutôt ces constatations sont inspirées par la récente déclaration de M. Churchill qui vient d'exposer "un projet très soigneusement étudié de langue internationale". Cette langue serait l'anglais. Il s'agirait en somme d'une sorte de langue auxiliaire, comme l'était déjà le grec aux temps anciens, et plus près de nous, au cours de dix siècles, le latin, organe du monde savant. Puis, au cours du XVIII^e siècle, la langue internationale devint le français, pour des raisons de précellence, c'est-à-dire comme le démontrait déjà Henri Estienne, pour des raisons de supériorité.

Ces raisons n'ont, à ce jour, perdu aucune de leur valeur. Même les partisans d'un langage artificiel, les esperantistes les plus notoires, par exemple, ont convenu que les langues artificielles avaient peu de chances d'être universellement acceptées et que le français, de par ses qualités, convenait à l'ensemble du monde civilisé.

Quelles sont ces qualités?

Langue de haute culture, claire, élégante, dérivant du latin; langue internationale des gouvernements, des diplomates, des lettrés, des hommes de science, des intellectuels, des institutions internationales — et des gens bien élevés.

Certes l'anglais occupe dans le monde de fortes positions, spécialement en Amérique et en Océanie. Il est parlé par environ 270,000,000 d'individus. Mais le nombre n'a rien à voir en l'affaire, car à ce compte le chinois est parlé par tout près de 500,000,000 d'êtres. (Il s'agit évidemment là d'une question de chiffres et non d'une question d'influence.)

En outre, et ceci est un aspect important du problème, il s'agit avant toute autre chose, pour le monde anglo-saxon, d'adopter, avant de songer à l'universalité de la langue, le système métrique employé dans le monde entier, facultativement chez les peuples de langue anglaise, obligatoirement parmi presque tous les autres.

Ceci dit en gros — le sujet prêterait à des développements considérables — la solution idéale tiendrait dans l'idée d'une alliance linguistique, idée que l'on retrouve dans "Anticipations" du grand écrivain anglais Wells.

Les langues françaises et anglaises deviendraient l'idiome commun des Français des Anglais et des Américains du Nord. Le Français resterait la langue diplomatique celle par laquelle s'expriment le mieux les différences, les nuances, les subtilités, les sentiments. — L'âme: l'Anglais davantage réservé aux affaires trouverait son utilisation dans la reconstruction du monde de demain et ainsi la tradition et le monde moderne marcheraient unis vers l'avenir.

M. H. ESTIENNE

D'ESTOC et de TAILLE

"NOVEMBER-TAGE"

Pour mesurer la route parcourue vers le désastre final depuis un an par le 3e Reich, on a qu'à lire les journaux hitlériens et hitlérophiles du mois de septembre de l'année dernière.

L'"Effort" publié à Lyon, sous l'enseigne de Paul Rives, par la "Propaganda-Staffel", écrivait le 9 septembre 1942 au moment où Stalingrad était devant les portes de Stalingrad et dans la cité d'acier elle-même:

"Les effectifs mis en action par les Russes, l'énorme quantité de matériel engagé par eux et les ouvrages fortifiés défendant la ville peuvent prolonger l'agonie du grand port de la basse Volga, mais quels que soient les efforts désespérés du maréchal Timochenko, il est certain que, dans un délai qui ne saurait être bien long, la cité de Stalingrad subira le sort de Sébastopol..."

"Hamburger Fremdenblatt" affirmait le 18 septembre: "Stalingrad doit tomber, la chute de Stalingrad est devenue l'affaire personnelle de chaque soldat allemand pris individuellement."

Enfin, Adolf Hitler en personne, dans un discours prononcé le 30 septembre, proclamait avec assurance:

"L'occupation de Stalingrad qui sera certainement achevée, deviendra un succès gigantesque; elle va approfondir et fortifier nos victoires antérieures. Vous pouvez garder une conviction absolue qu'aucun être humain ne saura jamais nous éloigner de cet endroit."

Un an a passé et "l'agonie" de Stalingrad est devenue l'agonie de la Reichswehr qui recule sur tout le front de six cents milles, de Smolensk à la mer d'Azov. En même temps, les forces anglo-américaines menacent l'armée d'occupation nazie en Italie du sud.

C'est au mois de septembre 1918 que le maréchal Foch a commencé une contre-offensive victorieuse des armées alliées massées de la mer du Nord à la Meuse contre les troupes impériales allemandes commandées par Hindenburg-Ludendorff. Le peuple allemand n'a pas oublié ce passé trop récent. Le spectre des "November-Tage" ("Journées de novembre") apparaît devant lui. L'offensive concentrée de toutes les forces de tous les alliés sonnera le glas du régime "millénaire" du national-socialisme.

Boris SKOMO

UN HÉROS DE BIR
HAKEIM à MONTRÉAL

Sous le patronage de l'Association des Français Combattants de Montréal, le Capitaine Pierre Gabard des Forces Françaises Libres, Croix de la Libération, Croix de Guerre 1939-1940, grand blessé de guerre, amputé d'une jambe, fera une causerie à l'hôtel Ritz-Carlton le mardi 14 septembre à 9 heures p.m. (Entrée gratuite).

Le Capitaine Pierre Gabard commandait une des compagnies du célèbre Bataillon de Marche No 2, bataillon formé des Armistices dans la colonie de l'Oubangui en Afrique Equatoriale Française. Envoyé en Afrique du Sud pour y être armé, le bataillon de marche No 2 est dirigé sur la Palestine, puis sur la Syrie où il livre de durs combats contre des tribus rebelles qui, à la solde des Allemands, s'étaient soulevés.

Puis, c'est le départ pour la Libye le 27 décembre 1941 avec la première brigade des Forces Françaises Libres. Dès son arrivée, le Capitaine Gabard et sa Compagnie sont aux prises avec l'ennemi. Le combat de Halfaya que les troupes Australiennes ont nommé: "Hell Pass", du 14 au 17 janvier 1942, est le départ d'une épopée qui ne se terminera qu'à Bir Hakeim au mois de juin.

Bir Hakeim, nom glorieux qui restera dans l'histoire, où une poignée de Français Libres résistèrent, du 27 Mai au 11 Juin 1942, sous un déluge de feu et d'acier et un soleil de plomb aux attaques sauvages des troupes allemandes de l'"Africa Korps". Sous les ordres du Général Koenig, chef de la

Les temps changent

L'agent des messageries du Canadien National à la Gare Centrale avait si bien perdu l'habitude d'entendre le trot d'un cheval qu'il a été tout étonné récemment lorsqu'il a aperçu que le son qui l'intriguait était celui d'un cheval arrivant au galop pour déposer à la Gare des cols destinés aux rapides de Toronto et Chicago. "J'avais presque oublié qu'il existe encore des chevaux" a-t-il dit, "et c'est la première fois qu'un nombre de la gent équine nous rend visite à notre nouveau local".

Avec le
sourireQuand le préduce
à Musso s'agite...

Bonnes gens, bonnes gens rigolez! Le préduce à Musso (vous savez le géant Victor (oh combien!) Emmanuel) s'agite et jure qu'il adore les Alliés maintenant qu'il les voit entrer dans la botte italienne comme dans du beurre ou comme dans du... Vous comprenez, n'est-ce pas?

Il adore les Alliés au point qu'il déteste subitement tout ce qui est musulman et qu'en bon fasciste il se rue sur les fascistes et les dépouilles des dépouilles du pays. Question de sauver ses meubles à lui, Victor sans victoires... Voilà que M. Ciano est exproprié, que M. Farinacci est exproprié, que M. Scorza est exproprié, le tout au nom de la justice. On se dirait à l'époque héroïque du bolchévisme russe. M. Victor n'a attendu que 21 ans pour découvrir où était la justice, sinon morale, du moins politique.

Vous allez assister, Messieurs et Dames, à la plus belle rumba imaginable. Les soutiens du trône sont liquidés. On les trouvait peut-être trop souteneurs et pas assez soutenus, surtout en ces temps d'ennemi.

Il faut sauver Totor de Savoie et Baba-doglio et Dada-boglio et Gaga-infolio!!! Et comme il est plus facile de zigouiller ou d'exproprier des fascistes que des Allemands, Totor s'en donne à cœur joie. Peut-être arrivera-t-il à garder son trône ailleurs que sur le Pô...

L'Italie est une monarchie, une monarchie héroïque, héroïqueissime. Le César de carnaval ayant eu sa zigueur tout comme feu l'impératrice Eugénie (née de Montijo) et l'ayant comme elle aussi bien réussie, il fallait que l'auguste (Guguste pour les dames) rachetât la situation. Il fallait qu'il démontrât au monde sidéré qu'il est toujours roi, qu'il a été le grand préduce à Musso et qu'il est maintenant... le grand postduce. C'est pourquoi le préduce à Musso s'agite...

Nos pudibonds
contemporains

Rien jusqu'ici n'aurait pu donner à penser que nos édiles étaient atteints de pudibonderie exagérée. A en juger par le maintien de sales boîtes de nuit et de quartiers réservés qui le sont, en réalité, fort peu, on aurait même pu croire le contraire. On aurait pu les croire à l'abri des odeurs des poubelles, celles de la politique et les autres. Que diable! on ne devient pas échevin par pure vertu! Et sur tout, on ne le reste pas. Si l'on s'obstine à afficher de moeurs d'une pureté virgine.

On aurait pu donc croire que la vie continuerait d'aller son petit train train quand soudain pris d'une crise vertueuse, le conseil a lancé ses foudres contre des petits bouts de papier, qui passent pour des journaux ou des revues et qui montrent un peu trop aisément des nudités alléchantes pour petits yeux bien propres. Désormais, les pulp magazines seront interdits par le moyen très simple d'un acte administratif. Il nous semble que cette question n'est pas du ressort d'échevins oisifs, mais bien de celui du procureur général. La Ville n'a pas à interférer avec la liberté de la presse, même si celle-ci est corrompue ou corrompante. C'est au Grand Maître de la Justice de fiche dedans les fauteurs contre les bonnes moeurs. Les tribunaux ne sont pas faits pour les chiens.

Parce que si le conseil se mêle de réglementer la presse, il n'y a pas de raison pour qu'il ne supprime pas — sournoisement — les feuilles qui lui sont antipathiques. Le conseil ferait bien mieux de fermer les barbotines et autres lieux à vertu.

Mais qu'il fiche la paix aux journaux, même au "Devoir", même à la "Boussole"!



L'hon. CYRILLE VAILLANCOURT, conseiller législatif, qui donnera une causerie intitulée "Economie dirigée vs économie sociale" à l'occasion du congrès de la Fédération des Chambres de Commerce des Jeunes de la province, à Sorel, les 20 et 21 septembre prochains.

7e ANNÉE — NUMÉRO 1

— Suite de la première page —

des Vieux", nous avons expliqué, ici même, après les élections complémentaires du mois dernier, pourquoi le peuple semble se tourner vers de nouvelles idoles.

Un parti qu'on dit de gauche, le C.C.F., est en plein essor. En face de deux groupes vieillissants, qui ont refusé de se rallier, qui ont évité même d'introduire dans leurs rangs l'énergie et l'enthousiasme des jeunes, le C.C.F. présente l'attrait de l'inconnu, le prestige mystérieux d'une virginité politique.

Constatant que nous n'étions ni bleus ni rouges, certains de nos amis s'étonnent que nous ne nous laissions pas entraîner dans le rayon de l'étoile montante. On nous a même reproché amèrement d'avoir émis, à l'égard du C.C.F., certaines doutes, certaines appréhensions. Plusieurs de nos lecteurs, qui s'étaient attachés à notre journal pour son libéralisme de gauche, se sont peut-être refroidis à notre endroit.

Une mise au point s'impose: de par sa nature même, notre journal exige que nous ne devenions pas de simples partisans. Il aura d'autant plus de force qu'il ne s'attachera pas uniquement au succès d'un groupe et qu'il gardera son indépendance.

Nous n'entendons faire une lutte systématique à aucun parti. Nous les jugerons d'après leurs actes. Que les partisans du C.C.F. soient tranquilles: ce sont les actes qui comptent.

Nous comprenons les divers courants qui agitent actuellement l'opinion, et nous les respectons. Les nations, éprouvées par plusieurs cataclysmes, sont entrées dans une période d'expérimentation sociale et économique. Il ne faut pas oublier un instant que ce ne sont encore que des expériences. Et comme je n'ai ni le tempérament d'un sectaire ni le talent d'un arriviste, je ne donnerai sûrement pas à ces expériences une valeur dogmatique. Au reste, j'ai rejeté trop de dogmes dans ma vie pour accepter celui-là les yeux fermés.

Là-dessus, le temps est venu d'expliquer l'attitude de ce journal.

TENDANCES ÉCONOMIQUES
ET SOCIALES

Dans une réunion de l'Institut démocratique, un brillant sénateur canadien se proclamait libéral de droite. Je le regrette pour lui: l'homme porte à gauche. Je suis libéral de gauche. Comme tel, je suis socialisant et non pas socialiste; socialisant parce que je suis pour l'évolution démocratique, pour toutes les réformes qui donneront à chacun un minimum de sécurité et de bien-être; non socialiste, parce que le socialisme, appliqué suivant les principes de ses "théologiens", confère à l'État un pouvoir trop grand, un pouvoir incompatible avec les libertés démocratiques qui ont fait la grandeur et la supériorité du monde anglo-franco-américain. Toute âme saine se défendra, sa vie durant, contre les excès de pouvoir, quels qu'ils soient.

On connaît la signification des mots *gauche* et *droite*. Qui dit *gauche* dit tendance au changement, pour le mieux ou pour le pire. C'est la condition normale de l'homme, peut-être le seul signe extérieur par lequel l'animal raisonnable se distingue de la bête. Qui dit *droite*, dit résistance au changement. C'est la condition normale d'une minorité d'hommes arrivés et satisfaits qui n'aiment pas qu'on les dérange. Sauf quelques apôtres de l'idée, les hommes de gauche comme les hommes de droite sont mus par intérêt, les uns par l'espoir d'un sort meilleur, les autres, par le désir de garder une situation avantageuse. Le tort des hommes d'extrême-droite, c'est de penser que le progrès humain s'arrête à leur personne, que tout est bien dans le monde, du moment qu'ils ont le ventre plein, que les foules sont bien exigeantes quand elles demandent plus de travail, plus de pain, plus de beurre, plus de santé, plus de joie, qu'il faudrait bâillonner les agents de propagande "subversive". Par une telle attitude, les hommes de droite accumulent sous leur large fessier la dynamite qui les fera sauter.

Le tort des hommes de gauche — disons plutôt d'extrême-gauche — c'est d'ériger en dogme la lutte des classes, c'est-à-dire la destruction de ceux qui ne pensent pas comme eux, c'est de peindre la situation sous des couleurs très sombres, généralement fausses, d'ériger en dogmes les hypothèses les plus contestables, de ne tenir aucun compte de la nature de l'homme et de surechauffer les passions populaires avec des rêves irréalissables.

Alors, il faut, dans la société, des hommes qui se mettent entre les deux, afin de les empêcher, autant que possible, d'entre-dévorer... parfois au risque d'être dévorés eux-mêmes. Je suis de ceux-là.

Je suis pour toutes les réformes, tous les changements compatibles avec la liberté humaine. Pas plus, pas moins. Si l'on arrive, sous prétexte de remédier à l'extrême inégalité des conditions humaines, à supprimer la liberté politique, la liberté de pensée, la liberté de parole et de critique, la liberté d'entreprendre, la liberté de créer, je m'insurge violemment, parce que je crois que la liberté est l'une des aspirations primordiales de tout homme.

L'un de mes amis, d'ailleurs très intelligent, à qui j'expliquais ainsi la cause de ma méfiance envers le socialisme, me répondit avec une fine ironie:

— Vous qui vous gardez de tous les mysticismes, faites attention d'être vous-même atteint de votre mysticisme, celui de la liberté.

Puis il ajouta: — Êtes-vous bien sûr que la liberté soit un des premiers besoins de l'homme?

J'oublie quelle réponse je lui fis. On ne vide jamais une question comme celle-là à une table de restaurant. Depuis, j'y ai pensé. Ce que l'homme veut tout d'abord, je crois, c'est de vivre. On conçoit la vie sans la liberté, du moins la liberté dans son sens politique et moral; on ne peut concevoir la liberté sans la vie. Le premier besoin de l'animal, y compris de l'humain, c'est de manger. Si tous les hommes avaient le choix entre le besoin de manger et le besoin d'être libres, il est clair que l'immense majorité d'entre eux sacrifieraient celui-ci à celui-là.

A ce point de vue, la question de mon ami avait du bon. Mais je nie absolument que le monde en soit réduit à cette extrémité; s'il en était là, il ne nous resterait plus qu'à remplir le centre de la terre de nitro-glycérine et de la faire sauter avec nous tous: la vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue.

La liberté physique est absolument nécessaire à l'action. Il ne faut pas être lié pour agir. Si votre bras est enchaîné, comment pourriez-vous vous en servir? Transportez-vous maintenant sur le plan moral et intellectuel? Comment pouvez-vous penser si votre pensée est liée? Comment pouvez-vous être bon, généreux, héroïque, si votre conduite intérieure vous est toute dictée, imposée, sujette à des sanctions? Transportez-vous de même sur le plan de la création matérielle? Comment pourriez-vous déployer toute votre énergie si toutes vos tâches vous sont assignées et délimitées?

Je sais bien que personne n'est jamais libre complètement, qu'il faut des lois, des "contrôles", des directives; je sais que le laissez-faire devient facilement le prétexte à tous les abus; je sais que, de plus en plus, les pouvoirs démocratiques devront user d'autorité et de fermeté pour élever le niveau des masses et empêcher les entreprises des requins. C'est pourquoi il ne s'agit toujours que d'une liberté relative, et, même dans sa relativité, elle doit nous être d'autant plus précieuse qu'elle permet à une foule d'individus d'augmenter, par leur seule initiative, la culture, la civilisation et le bien-être de l'humanité.

Cet ami dont je parlais tout à l'heure mettait en doute la loi de concurrence entre les citoyens dans le domaine matériel. Quant à moi, je ne conçois pas la vie sans la concurrence, c'est-à-dire le combat. La concurrence entre les peuples durera encore des siècles, attendu que le virus nationaliste reste vigoureux; la concurrence entre les individus existera aussi longtemps qu'il y aura des hommes. C'est une très grave et très naïve erreur du socialisme que de nier cette loi que l'on retrouve dans tous les règnes de la nature et à tous les degrés. Il n'y aurait pas de vie possible sans elle. Sur le plan humain, il n'y aurait pas de progrès sans elle. Je regrette que cet article, déjà trop long, ne me permette pas de faire une démonstration complète, scientifique, de cette loi inéluctable. Elle est aussi invariable, aussi solidement prouvée que la nécessité de l'inégalité entre les hommes.

Pour toutes ces raisons et pour bien d'autres, je réside aux théories socialistes qui me paraissent trop avancées: elles sont vouées à un échec certain du moment qu'elles ne sont pas conformes aux exigences de la vie. Ou bien, si elles réussissent un temps, elles accumuleront tant de déceptions que l'on sera forcé de revenir à la liberté et à la concurrence en passant sur des monceaux de cadavres peut-être...

Cependant, notre société ne peut pas, ne doit pas, rester stationnaire.

Au cours du dernier siècle démocratique, ce qui a manqué à la plupart des politiques et des hommes d'action, c'est le sens social. Il a fallu les récriminations de la foule, le progrès des associations ouvrières, le grondement lointain des révolutions, pour inspirer à plusieurs ce sens de la solidarité humaine, qui devrait se confondre avec l'instinct de conservation.

Avoir le sens social, cela signifie que l'on se dépouille de son égoïsme, de sa voracité naturelle, de son individualisme, pour distribuer un peu plus de bonheur, de bien-être, de sécurité, à ses frères les autres hommes, à ceux de la grande famille humaine, qui ont été nourris depuis des siècles, des miettes de la table immense où Dieu déposa pourtant tous les froments, tous les fruits de la nature. Qu'est-ce encore?

C'est acquiescer cette intelligence du cœur qui donne le sentiment de la solidarité humaine, et fait comprendre que le bonheur des autres importe à son propre bonheur, ou, pour mieux dire, qu'il n'est guère possible d'être longtemps heureux dans une société profondément malheureuse; c'est concevoir que tout pouvoir nouveau confère des responsabilités nouvelles, toute ascension, soit dans le domaine de la matière, soit dans le domaine de l'esprit, comporte des devoirs plus grands et plus redoutables envers ses semblables; en un mot tout bon citoyen doit se dévouer au bien commun.

Si l'entreprise privée a subi tant d'assauts, au cours du dernier demi-siècle, c'est qu'on était trop habitué à penser que les affaires n'avaient pas d'âme et que l'homme, cette substance infiniment précieuse et délicate, pouvait se manœuvrer comme une marchandise. D'aucuns prétendent acheter le travail. Oui, le travail s'achète et se paye, mais il est inséparable de la personne humaine, c'est-à-dire, d'un être qui pense, qui sent, qui respire, qui rit, gémit, souffre, un être dont les possibilités de résignation sont limitées et dont les bornes de la patience éclatent parfois en révoltes. Là est la question. Il faut que les hommes qui ont la responsabilité de commander ou de gouverner sachent une fois pour toutes que seul leur sens social peut aujourd'hui sauver l'initiative individuelle et la liberté.

Par contre, les revendications de la masse ne sont pas toujours fondées sur des réalités. Trop souvent, la foule des travailleurs est la proie facile des démagogues ou des songe-créux qui se taillent des succès de popularité en exploitant les vieux fonds d'envie et de cupidité inhérent à la nature humaine. Il appartient aux éléments honnêtes et modérés de servir au peuple le contre-poison. La grande faute, l'irréparable faute de ces honnêtes, de ces modérés, ce fut, dans le passé, de rester dans leur tour d'ivoire et d'écouter de loin, le sourire aux lèvres, les diatribes des démagogues qui prêchaient la destruction de l'idéal démocratique.

Il n'est plus permis de rester indifférent à cette grande bataille d'idées et d'intérêts. Quant à moi qui ai voué toute ma vie à la cause de la liberté, je sens que le sort des vrais libéraux se décidera au cours des cinq ou six prochaines années; c'est pourquoi je me joins à l'armée de l'évolution libérale contre les forces de réaction et contre les fermentations révolutionnaires, dont le triomphe ferait de nos fils et de nos petits-fils des générations de sacrifiés.

Jean-Charles HARVEY

Un Succès

auprès des Femmes!

Les femmes apprécient la pensée de l'homme qui, pour leur plaisir, fume le Picobac. Car le délicieux arôme du Picobac est aussi agréable aux femmes que l'est aux hommes sa saveur douce et rafraichissante.

Le Tabac
Picobac
IL A BON GOÛT DANS LA PIPE

N'EST-CE PAS LA VÉRITÉ ?

Par Ti-Jos.

No 14

NE ME PARLEZ PAS DU PLAFOND DES PRIX! HIER ENCORE J'AI PAYÉ LE BLÉ D'UNDE 20¢ DE PLUS QUE L'ANNÉE DERNIÈRE

COMMENT SE FAIT-IL, ANNE, QUE VOUS SACHIEZ TOUT CELA?

EH BIEN, JE REÇOIS TOUTES LES SEMAINES CE FEUILLET...

MAIS, MARIE, LES LÉGUMES FRAIS N'ONT JAMAIS ÉTÉ SOUMIS AU PLAFOND DES PRIX!

FAITES VOIR

C'EST LE SERVICE DES CONSOMMATEURS DE LA C.P.C.T.G. QUI LE PUBLIE ET JE VOUS ASSURE QU'IL ME REND GRAND SERVICE

JE M'EN VAIS ÉCRIRE AU SERVICE DES CONSOMMATEURS DE LA C.P.C.T.G. À OTTAWA POUR ÊTRE MISE SUR LA LISTE.

Les ménagères canadiennes peuvent empêcher l'inflation

La tâche difficile et importante qui consiste à maintenir le plafond des prix ne peut être accomplie qu'avec l'aide des ménagères du Canada. Et pour fournir cette aide, il est nécessaire de comprendre ce que fait la C.P.C.T.G. C'est pourquoi le Service des Consommateurs est toujours prêt à expliquer aux femmes patriotes comment elles peuvent faire leur part.

JOHN LABATT, LIMITED
London Canada

QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

Les progrès sociaux pour l'après-guerre

par Henri EAST

Les plans pour la reconstruction du monde après la guerre font foison. Il y en a pour tous les goûts et pour tous les problèmes. Il n'est pas de question qui ne soit résolue en un tour de main.

Les Européens ont parfois tendance à se moquer doucement des "experts" qui noircissent de nombreuses pages de papier, afin de transformer le Monde en général et l'Europe en particulier, en un nouveau paradis. Ces Européens estiment, en effet, que l'on a tort de vouloir chercher la paille dans l'oeil du voisin et que ces "experts" feraient mieux de consacrer leur temps à élucider des problèmes davantage à portée de main. D'autres Européens, plus sages peut-être, estiment que dans tout le fatras des solutions préconisées par les "experts" une série de suggestions pourrait fort bien être retenue et former un ensemble pratiquement réalisable.

Quoi qu'il en soit, il est une chose qu'on ne signale pour ainsi dire jamais, et c'est que la situation en Europe n'était pas si mauvaise que cela avant que l'Allemagne n'ait eu l'idée de commettre une série d'agressions. C'est ainsi qu'au point de vue social, un certain nombre de pays européens étaient fort progressistes et la Belgique était peut-être à l'avant-garde des progrès dans ce domaine. En fait, les Belges soutiendraient, non sans raison, que le fameux plan Beveridge était en pratique dans leur pays avant la guerre et que le "Wagner Act" américain faisait loi en Belgique, quinze ans avant qu'il n'ait été voté aux Etats-Unis.

Les lois dites "sociales" remontent en Belgique à 1887. La toute première loi réglementait le travail des ouvriers, notamment en ce qui concerne la limitation des heures de travail, le travail des enfants, et les mesures de sécurité en faveur des ouvriers. Dès 1890 les Belges entreprenaient un vaste programme de construction de maisons ouvrières et au cours des 15 premières années de l'application de ce programme, plus de 150,000 maisons furent ainsi construites, ce qui est d'autant plus remarquable qu'à cette époque le nombre de familles ouvrières en Belgique ne dépassait guère 500,000. Depuis 1890, les Belges ont dépensé plus de 150 millions de dollars pour la construction de maisons ouvrières. Si l'on tient compte des populations relatives, cela équivaudrait à une dépense d'au moins 225 millions de dollars au Canada, et de 2,300 millions aux Etats-Unis. Il est à signaler que les Etats-Unis n'ont consacré à de tels projets qu'un montant de 1,000 millions de dollars au total avant Pearl Harbor.

Les prix auxquels ces maisons ouvrières étaient mises à la disposition des travailleurs étaient fort bas. En monnaie canadienne, la moyenne de l'intérêt et de l'amortissement ne dépassait pas \$3.75 par mois. Bien entendu, les salaires des ouvriers en Belgique sont plus bas que ceux prévalant au Canada. Mais, le chiffre cité sera plus frappant si nous disons qu'il ne représentait que 10% du salaire d'un bon ouvrier; ceci est d'autant plus remarquable que dans les pays civilisés, on estime que le pourcentage des salaires dépensé pour le loyer seul, et non pas pour l'achat de maisons, est de 20%.

Il est à noter que lorsque les Belges ont commencé leur programme intensif de construction de maisons ouvrières, le socialisme était à peine organisé et les syndicats n'avaient aucune influence. D'autre part, la plupart des lois dites "sociales" votées en Belgique l'étaient par un Parlement à majorité essentiellement "bourgeoise".

Au moment de l'invasion de la Belgique en 1940, les Belges possédaient un ensemble de lois dites "sociales" qu'il serait difficile de trouver dans n'importe quel autre pays.

On sait que lorsque les Allemands sont entrés en Belgique, les syndicats ont refusé de faire partie du "Syndicat Unique" constitué par les Allemands et ont continué leur action de façon clandestine. Le Parti Socialiste dont les syndicats comptent le plus grand nombre de membres, travaille lui aussi clandestinement et a mis au point un nouveau programme social pour l'après-guerre. Une copie de ce programme a été fraudée hors du territoire occupé et est actuellement entre les mains du Gouvernement Belge à Londres qui l'a mis à l'étude.

Ce programme est fort complet. Cependant, étant donné que la législation sociale en Belgique était très avancée, le programme ne préconise pas en fait des innovations, mais essentiellement des améliorations aux lois existantes. D'après les déclarations contenues dans ce programme, la plus fondamentale des revendications ouvrières est un plus grand accès à la culture; le programme réclame l'obligation pour les enfants de fréquenter l'école jusqu'à l'âge de 16 ans au lieu des 14 ans prévus par les lois antérieures. D'autre part, le programme réclame l'aide de l'Etat pour que les jeunes gens les plus aptes, manquant de ressources, puissent poursuivre des études supérieures. Mais, à ce point de vue, il y a lieu de remarquer que les études supérieures en Belgique étaient extrêmement bon marché.

Il y a peut-être une conclusion à tirer de tout cela: c'est que les auteurs de plans mirifiques pour la régénérescence de l'Europe feraient sans doute bien de tenir compte du fait que, non seulement beaucoup d'Européens savent lire et écrire, mais que par dessus le marché, ils ne sont pas dans un état de sauvagerie en ce qui concerne le progrès social. Les Européens seraient malvenus de prétendre qu'ils n'ont pas de leçons à recevoir, notamment de l'hémisphère américain, mais, d'autre part, il leur semble quelque peu outrecuidant que les personnes bien pensantes de l'hémisphère américain s'imaginent qu'ils n'ont que des leçons à donner aux Européens. Plus particulièrement dans le domaine social, une comparaison des progrès réalisés tant en Europe que dans l'hémisphère américain, permettra des réalisations raisonnables pour les deux continents. C'est cette note de bon sens qui devra servir de base aux études que les gens de bonne volonté entreprennent pour l'avenir du Monde.

UNE PARTIE DU CÔTÉ

En temps de guerre, toutes les arts et toutes les industries du temps de paix ne sont pas utiles, et on ne peut se procurer sur demande tous les produits de ces arts et de ces industries. Mais, dans le cas de certains, plus leur qualité et leur utilité ont été grandes en temps de paix, plus grande est leur valeur quand vient la guerre. Le service téléphonique appartient à cette dernière catégorie.

La haute qualité du service téléphonique à laquelle le peuple canadien s'est habitué depuis de longues années s'est révélée d'un immense apport à la grande tâche de production de guerre de notre pays, et l'excellent rendement de notre système de téléphone à beaucoup fait pour accélérer les mille tâches à la mobilisation et à l'entraînement des membres de l'armée de la marine et de l'aviation.

Il est certain que, sans moyens rapides et sûrs de communiquer de vive voix dans toutes les parties du Dominion, le Canada n'aurait jamais pu faire autant en aussi peu de temps.

Malheureusement, la guerre a tant exigé du système téléphonique que, souvent, le service des civils a dû passer au second rang. Mais le public a compris que les retards qui pouvaient parfois les déranger étaient une partie de ce qu'il en coûte pour faire la guerre.

Premier blé canadien

Le premier blé récolté cette année a été chargé à Jordan, Man., sur un wagon du Canadien National et dirigé vers le port à blé du Manitoba à Port-Arthur. Le chargement comprenait 2033 boisseaux récoltés par sept fermes.

Pour les âmes chagrines se lamentant à l'idée que deux mois après la chute de Mussolini les Alliés se trouvaient encore au même point en Italie, la nouvelle de la reddition fasciste a dû faire office de baume.

Pour atteindre un résultat positif il n'a fallu que deux mois d'offensive, un petit bombardement sur Rome. Tout l'ordre mussolinien s'est écroulé comme un château de cartes, entraînant avec lui ses héros, ses illusions, ses faiseurs, son corporatisme, ses dirigeants.

La chute de l'Italie est le prélude à la débâcle. C'est la route des Balkans ouverte toute grande, et l'on sait ce que cela signifie. C'est le chemin déblayé vers la France, une possibilité de retour de l'Elbe et peut-être une campagne de Cents Jours renversée. C'est bien, comme le disait Churchill, et comme l'a confirmé mardi encore le général Marshall, le commencement de la fin. La guerre entre dans sa dernière période, tout au moins sur les champs de bataille européens. L'issue n'est douteuse pour personne. La victoire militaire est assurée. Il faut maintenant remporter la victoire politique, en attendant de gagner la paix.

L'ombre de la défaite hante tellement les cerveaux dirigeants de l'Allemagne que Berlin lance une offensive de paix sous la forme d'une campagne destinée à diviser les Alliés avant l'heure fatale du second front, de l'encercllement. Il y a déjà des symptômes visibles de convulsions qui se préparent en Hitlerie. Le Grand Etat-Major est prêt à tout pour éviter l'attaque concentrique, aussi une révolution de palais n'est pas du tout du domaine de l'impossible. Surtout si les dirigeants s'aperçoivent que même les neutres commencent à tourner contre eux.

Et ces derniers temps il y a eu des évolutions caractéristiques dans ce domaine.

Du point de vue militaire, toutefois, le front russe continue de garder toute son importance, malgré la proximité évidente de la création d'un second front. La chute de l'Italie a une valeur morale encore plus que matérielle, car si les Allemands entendent se battre quelque part dans le nord de la péninsule, ce ne seront pas les pauvres Italiens qui les en empêcheront.

Dans le domaine politique il y a, par ordre d'importance, les faits suivants: la déclaration Churchill sur l'Alliance complète et permanente du monde anglo-saxon; l'inclusion de la Russie dans le comité de l'Amgot, l'action du comité "Allemagne libre" couvée par la Russie; la position prise par le parti républicain aux Etats-Unis sur les buts de guerre et sur les plans d'après guerre, destinés à assurer le maintien de la paix; la vigoureuse réaction du State Department envers l'attitude visiblement fasciste du gouvernement argentin et le refus de l'extension du Lend-Lease à un pays dont la politique est contraire à celle des Alliés. Il y a aussi à noter le quasi-ultimatum britannique à Franco et le mouvement de pénétration monarchique espagnol en vue de rétablir le roi sur le trône. Ce mouvement s'appuyait, comme bien l'on pense, sur le Vatican d'une part et sur les Alliés de l'autre pour atteindre ses buts.

En passant, signalons le sabotage de la flotte danoise et la révolte populaire, ainsi que des signes visibles d'un mouvement politique dans les Balkans.

La naissance du bloc anglo-américain

Une fois de plus c'est Winston Churchill qui se trouve être le parrain d'un enfant vigoureux qui donne de grandes espérances. Dans son discours prononcé lundi à Harvard, à l'occasion de sa réception au doctorat de cette université, le premier ministre anglais a annoncé la création d'un bloc anglo-saxon, ou pour être plus exact anglo-américain, destiné à assurer la paix du monde lorsque les hostilités prendront fin.

Cela veut dire une sorte d'élargissement de l'empire britannique de façon à y inclure l'Amérique, étant donné qu'il serait un peu difficile de réaliser la contre-partie. Cela signifie aussi, selon les propres termes du premier ministre une nationalité interchangeable, l'union complète dans le genre de celle qui avait été proposée à la France à la veille de l'armistice de 1940.

Cette déclaration, étant donné les événements, revêt une portée immense. Elle n'est pas en effet l'énoncé d'une simple aspiration personnelle, mais bien le résultat d'un mouvement très marqué de rapprochement.

C'est qui est intéressant c'est que ce rapprochement n'est pas confiné aux populations intéressées mais est aussi et surtout le fait des dirigeants des deux pays. Ces derniers se sont rendus compte que devant la carence des autres nations, nulle paix durable n'est possible sans l'hégémonie des grands pays démocratiques. On peut y comprendre la Russie, bien qu'elle en soit encore à la période dictatoriale. Cette hégémonie ne signifie nullement domination brutale, à l'italienne avec la capitulation, ou à l'Allemande, encore moins à la japonaise.

Pour atteindre à cette hégémonie qui seule permettra des constructions durables il faut d'abord une union étroite entre les deux Etats principaux l'Angleterre et les Etats-Unis. Cela pour des raisons de langue et de traditions.

Cette union réalisée, il sera toujours possible de recevoir un autre partenaire. A ce moment, il n'y aura plus de risque de désunion, cette désunion qui a été faite de la S.D.N.

Les buts des nations démocratiques sont clairs: il s'agit d'abord de gagner la guerre, dans les meilleures conditions possibles, puis de faire oeuvre de paix.

La leçon de Versailles a porté ses fruits. Londres et Washington ont compris que rien de grand, de vraiment grand ne pourrait s'accomplir sans un vaste mouvement d'incorporation d'intérêts analogues. Dans une formule à la fois large et souple. Il en est résulté le discours de Churchill et l'union anglo-saxonne. Il y avait longtemps que les meilleurs auteurs conseillaient l'union. Elle est réalisée.

En même temps cela est une garantie que l'Europe ne sera dominée par l'Allemagne ou par la Russie. Elle sera régie par un consortium vraiment international. Et cela, enfin, ne sera pas malheureux...

La mort de la Louve

En moins de soixante jours de campagne, l'Italie a été mise hors de combat. Fini les histoires de conquête du monde! La dure et la honte: défaite complète dans des conditions qui ne font pas spécialement honneur au pays. Le 25 juillet Mussolini était balayé par une révolte de palais, à la suite du choc ressenti dans la péninsule par le bombardement de Rome. Vidé de sa moelle, le parti fasciste n'avait plus sa raison d'être et les bailleurs de fonds lassés d'être traités par dessus la jambe par un parvenu qui jouait les dictateurs antiques, liquidaient l'homme qui était devenu un passif un peu trop lourd.

Cela commença dès le lendemain de la campagne de France. Les revers éprouvés en Afrique accélérèrent le mouvement de désintégration que le fascisme portait en soi. Les désastres de Sicile et de Calabre achevèrent d'emplir la coupe.

Il fallait une solution brutale et l'armée s'est chargée de l'opération. Badoglio a remplacé Musso. Le reste du haut personnel a été dans certains cas liquidé, dans d'autres conservé, car il est impossible de maintenir un Etat sans hauts fonctionnaires, même tarés.

Mais il y a plus. Depuis quelque temps les relations entre le fascisme et le Saint-Siège étaient loin d'être ce qu'elles avaient été. L'alliance avec l'Allemagne avait compromis ces relations. Parfaitement renseigné le Vatican savait le sort qui attendait l'Italie entraînée bien malgré elle dans l'aventure fasciste d'un vieillard saisi, poussé et politiquement usé. C'est pourquoi à plusieurs reprises, le chef de l'Eglise avait insisté pour que l'Italie se retirât du conflit.

Il y avait plusieurs raisons excellentes à cela. Tout d'abord des raisons purement italiennes. La défaite inéluctable de Mussolini entraînerait la révolution et l'a du reste entraînée.

Il a fallu tirer sur la foule pour empêcher l'éclosion de troubles révolutionnaires en Italie du Nord. Il n'est pas impossible que les Alliés aient laissé les Italiens cuire dans leur jus pendant quelque temps avant de se décider à reprendre l'offensive. Entre temps la révolte a été matée. Mieux vaut qu'il en soit ainsi, pour la poursuite des opérations militaires ultérieures. Le gouvernement de Rome, à bout, terrifié, signa un armistice hâtif avec les Alliés. Vendredi dernier des émissaires offraient la reddition de l'Italie, reddition qui a été acceptée et signée mercredi.

On nous dit dans les communiqués que la reddition a été inconditionnelle. Mais comme toujours il y a eu quelques conditions, probablement le maintien de la Maison de Savoie et peut-être aussi les frontières continentales—de l'Italie.

Un petit coup sur l'orteil de la botte et l'Italie est hors de combat et va même servir de tremplin pour l'ouverture du deuxième front!

Que comptent, à côté de ces résultats, quelques concessions envers la monarchie!

Après tout Henry IV avait raison: Paris vaut bien une messe...

Et si plus tard les Italiens veulent faire une "job" à leur maison de Savoie, libre à eux. En attendant, les Alliés ne risqueront pas un débarquement coûteux en hommes et en matériel dans leur attaque imminente contre l'ennemi!

L'offensive russe déferle

La rapidité avec laquelle les troupes russes progressent dans certains secteurs essentiels donne à croire que les Allemands ont décidé maintenant de battre en retraite alors qu'ils ont encore une chance de se retirer sans trop de dommages. Sans trop de dommages est évidemment une façon de parler et donne les circonstances. Staline a en effet annoncé que les pertes de l'ennemi dépassent le million et demi depuis la date fatidique du 5 juillet 1943.

Le bilan des victoires russes est d'autant plus impressionnant que la bataille continue toujours en faveur des armées soviétiques et que des événements politiques ont surgi qui donnent une importance encore plus grande à ces triomphes militaires.

Il est certain que comme ampleur, c'est encore le front est qui prédomine mais de plus le front aérien prend de l'importance ainsi que le front politique et diplomatique.

Maintenant que l'Italie est hors de combat, on n'a plus besoin de cacher que l'action du Saint-Siège a puissamment aidé les Alliés et que la victoire sur l'Italie est le prélude à une action encore plus vaste qui pourra avoir lieu soit en territoire français soit en direction des Balkans. Les contre-coups politiques se feront sentir en Allemagne même qui n'est pas à l'abri des coups de force d'une Reichswehr désillusionnée.

Le front politique

Il est immensément vaste et compliqué. Il s'étend de l'Argentine à laquelle le gouvernement américain vient de refuser le bénéfice du Lend-Lease à la Sicile où l'administration interalliée de l'Amgot va prendre un représentant russe dans ses conseils, en passant par Moscou qui brandit une arme nouvelle sous la forme d'un comité "Allemagne libre" à caractère inattendu. Le front aboutit à l'axe nouveau, l'axe honnête qui part de Londres pour aller à Washington.

La tempête dans un verre d'eau — l'affaire Hull-Welch — est déjà oubliée que des problèmes nouveaux se posent à Washington. La grande question est la conférence tri-partite anglo-russo-américaine. Il y a quelques jours encore cette conférence semblait irréaliste. Depuis les entretiens Eden-Maisky à Londres, elle est presque certaine, à une date assez rapprochée.

La Finlande tente de sortir de l'orbite germanique et il est probable que si les choses se gâtent davantage—ce qui ne saurait manquer d'arriver—la Bulgarie et la Hongrie essaieront de se soustraire au châtiment qui attend les vaincus en se retirant alors qu'il est temps encore.

Pour terminer, les élections australiennes se sont terminées par la victoire de Curtin. Tant mieux!

'Quatre années dans le creuset'

Par Paul MANNING

Attendre la victoire pendant cinq années est très long. Il y a quatre ans passés, à pareille date, les Allemands envahissaient la Pologne et commençaient leur série de conquêtes. L'Empire britannique fut alors la seule unité armée du monde à tenir tête à l'ambition allemande. Ces quatre années de guerre qui viennent de s'écouler sont, pour moi, une suite de petits événements isolés, mais ils ont fait connaître les raisons de la survie du Commonwealth et de l'Empire plus que ne le font les statistiques officielles.

En 1940, un champ d'aviation en Angleterre fut transformé en un poste international de bataille pour la R.A.F. Après la chute d'Europe, des Canadiens, des Néo-Zélandais, des Australiens et des hommes d'Afrique du Sud vinrent à ce poste. Des pilotes de Hollande, de Pologne, de Belgique, de Tchécoslovaquie, de France et de Norvège se joignirent bientôt à eux. Alors que le "Luftwaffe" tenta de battre la Grande-Bretagne en ruine, avant Dunkerque, ces hommes combattirent dans les airs seize heures par jour afin d'empêcher cette tragédie. Au moment du grand Blitz, ces mêmes hommes, ainsi que les Canadiens et des Australiens, furent mis en congé en Grande-Bretagne. Cette soudaine évidence tangible de la solidarité du Commonwealth et de l'Empire fut un tonique. Londres n'oublia jamais.

L'Angleterre ne possédait peut-être que cent chars blindés pour repousser une invasion, mais elle avait le soutien des Dominions, de l'Inde et de l'Empire colonial. Récit d'un voyage: En 1941, j'entrepris le long voyage par mer, d'Angleterre à destination d'Afrique. Les Allemands coulaient plusieurs navires par jour et la sauvegarde de l'Empire devenait plus mince. Les convois étaient alors moins nombreux, mais un Amiral, âgé de soixante-quatre ans, (revenu de sa retraite), dirigea l'armada marchande de la Mersey d'après un itinéraire.

Le soir de mon départ de Liverpool, les Allemands ont démontré leur force. Leurs avions survolèrent la vallée, de Manchester jusqu'à la Mersey. Plusieurs d'entre eux lâchèrent tomber des gros explosifs dans le chemin de notre convoi, et accablèrent des mines magnétiques et acoustiques. L'obscurcissement était marqué par le feu provenant des canons des navires. Un avion ennemi échappa des flammes au-dessus de notre convoi, illuminant comme un acte de vaillance. Les mitrailleuses fixées à l'arrière de nos navires commencent à tirer et bientôt il y a à cette scène. Dès l'aube, nous reprenons notre voyage transportant des munitions pour l'Afrique, le Middle East et l'Inde avaient grand besoin. Pendant le trajet, j'entreprends plusieurs conversations avec les passagers sur le bateau. Un jeune ingénieur de sauvetage nous raconte qu'il avait été deux fois torpillé en route vers l'Érérie. Il était très déterminé à se rendre à l'Érérie afin d'entreprendre la tâche de débayer les navires italiens dans les ports. Un major d'un certain âge se trouvait aussi à bord; il retourne dans son coin d'Empire. Un autre officier se rendait à Malte faire connaître ses nouvelles idées modernes sur la défense antiaérienne. Les courtiers d'assurance auraient juré que ces hommes n'auraient jamais atteint leur destination. Certains peuples aussi ont parlé que la Grande Bretagne ne survivrait pas cette année-là, mais ils se sont trompés.

Simple confiance de Commonwealth: Plus tard, au Caire, ce fut le même doute. Pour plusieurs, la chute de la Grande Bretagne n'était plus qu'une question d'heures. Ceux qui chuchotaient ainsi n'étaient autres que ceux qui étaient éloignés du cercle familial. Peut-être étaient-ils troublés par l'évacuation des femmes et des enfants du Caire, dont le but était de dégager les routes. Aux Quartiers Généraux du

Middle East, un nouveau groupe d'officiers d'expérience improvisaient une stratégie qui fut plus tard acclamée comme brillante. Je causai ensuite avec un capitaine australien qui se rendait à Sydney parce que le Japon avait déclaré la guerre. Il était heureux d'être chez lui. Mais il était aussi désespéré. Il avait fait la campagne de Grèce, de Crète, de Syrie et de Libye. Il avait toute confiance en ces nouveaux hommes des Quartiers Généraux, dans la puissance des Anglais et des Australiens. Il aurait préféré demeurer dans le Middle East afin d'être témoin du changement de courant. Ce capitaine n'avait la même conviction que j'avais constaté à Londres en 1940 et dans l'Atlantique Nord en 1941. Le Commonwealth et l'Empire britannique en pouvaient s'écrouler.

Des arguments basés sur des statistiques n'étaient rien à côté d'une simple confiance en de meilleurs jours. Ce capitaine a, depuis, gagné de bons points à Guadalcanal dans une bataille non moins sérieuse que celle de Grande Bretagne. Prêt à assaillir l'Europe, le Général Stillwell résuma la campagne de Burma par ces mots: "Nous avons reçu une raclée d'enfer". Mais les Japonais furent arrêtés aux portes de l'Inde et les forces de l'Empire ont établi les bases qui ont formé le Général Wingate et les hommes ont appris à combattre les Japonais dans la jungle. Nous sommes maintenant à la veille de l'invasion d'Europe. Une armée alliée fut formée en Afrique du Nord et en Sicile pour attaquer la forteresse européenne. En Angleterre on pressentait la victoire quoiqu'on ne puisse sembler le dire. Le Royal Air Force n'est plus sur la défensive depuis déjà assez longtemps. En 1942, les bombardiers ne pouvaient encore pénétrer au cœur de la Ruhr avec assez de force pour mettre l'ennemi hors de combat. En mars 1945, la R.A.F. fut équipée de Lancasters à quatre moteurs qui survolèrent la Ruhr jusqu'à Essen. Hambourg ainsi que de larges étendues de la Ruhr furent dévastées. Nuit et jour les attaques continuent, alors que les bombardiers britanniques et américains mènent une offensive coordonnée. Londres est peuplée de pilotes ayant reçu leur entraînement d'après l'"Empire Air Training Scheme". Ils se mêlent aux jeunes garçons de New-York, San Francisco, Québec, Ottawa, Durham, Capetown, Sydney, Wellington, Bombay, Leeds, Manchester, Edinburg, Glasgow et Cardiff. Les forces combattantes renfermées dans le Royaume-Uni sont un tribut à un champ d'aviation que je connais et qui fut remarquable en 1940.

Canard

Une rumeur se répandait mercredi matin, en notre bonne ville de Montréal et autres lieux, à l'effet que l'éminent écrivain français Jules Romains était mort dans un camp de concentration, martyrisé par les Boches. Les téléphones du "JOUR" ont aussitôt retenti des appels de personnes désireuses d'obtenir de plus amples détails.

En un éclair, nous nous sommes rappelés les visites au Canada de l'auteur des *Hommes de bonne volonté* — l'incident Louis Francoeur... l'invitation décommandée de Mme Yvette O.-M.-G. et les lettres anonymes... et l'excursion de chance avec notre directeur...

Sans perdre de temps, nous avons télégraphié à Jules Romains à la dernière adresse d'où il nous avait écrit: "On annonce votre mort. Vrai ou faux?"

Et la réponse est venue: "Nouvelle exagération!"

LE TRAVAIL et L'ÉCONOMIE Vous assureront LES QUATRE LIBERTÉS



LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Fondée en 1846

Coffrets de sûreté à tous nos bureaux

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

Les bâtisseurs de pays

L'abbé Félix-Antoine Savard

Peu de Canadiens, autant que l'auteur de "MENAUD MAITRE DRAVEUR" ressentent pour leur pays une attaché aussi positive.

Pour l'abbé Savard la patrie c'est plus que la terre natale, le clocher paroissial, le cimetière où reposent des générations d'ancêtres; la patrie c'est aussi chaque lac, chaque ruisseau, chaque rivière, chaque fleuve jadis avironnés par nos aïeux; c'est toute la flore canadienne de l'humble bleuet du Saguenay, du rosier sauvage des Prairies, de l'épingle de nos plaines et de nos montagnes jusqu'aux étonnantes sapins Douglas de la Colombie canadienne; la patrie c'est encore chaque motte des terres qui s'étendent de l'Atlantique au Pacifique, chaque rocher, chaque montagne... même inaccessible, aux crêtes altières recouvertes des neiges éternelles; la patrie c'est le sous-sol, les veines minéralisées qui le serpentent par endroits; la patrie c'est l'eau bouillonnante des rapides et des cataractes de nos rivières et de nos fleuves, les abîmes menaçants du pied des chaînes; la patrie c'est la tempête du nord-est avec ses pluies glacées, c'est le gel de nos automnes, c'est la poudrière de nos hivers...

La patrie c'est le doux parler appris sur les genoux de nos mères; c'est la prière qu'elles ont habituée à nos oreilles adolescentes; c'est le vouloir de rester fidèle aux traditions ancestrales; la patrie c'est l'air salin du grand fleuve quand il

touché Charlevoix, c'est la brise des Laurentides, c'est toute l'atmosphère canadienne imprégnée du souvenir de ces hardis français qui parcoururent avant tous les autres les immensités territoriales du continent nord américain; c'est le rappel des ardents missionnaires qui, armés d'une croix, dans de légers canots d'écorce remontèrent le Saint-Laurent, traversèrent à la rame des lacs grands comme des mers, escaladèrent des montagnes abruptes, remplies d'embûches et de traquenards, franchirent des plaines immenses, redescendirent des rivières mystérieuses aux bords peuplés de tribus aux mœurs sauvages et au caractère féroce, les vainquirent par leur douceur et les convertirent au christianisme en jetant à pleines mains la semence de l'évangile et de la civilisation française.

Pour la patrie il faut vivre... les morts ne peuvent plus aider, si ce n'est quand leurs actions et leurs travaux survivent, qu'ils sont une addition positive au bien commun de la collectivité.

Telle est la pensée profonde de l'abbé Savard.

On la lit dans chaque page de "MENAUD MAITRE DRAVEUR". Elle est plus apparente encore quand on a le plaisir de le rencontrer, de le voir agir, de le surprendre à son travail.

Cette pensée, elle explique la passion de l'abbé Savard pour la nature canadienne, pour les petits lacs laurentiens cachés au creux de vallées inabordable, entourés de montagnes inaccessibles mais peuplées d'une végétation recherchée par les naturalistes; elle fait mieux comprendre les travaux de ce bâtisseur de pays.

(à suivre)

J.-Ernest LAFORCE.



Mme H.-R. LAPIERRE, nommée présidente du Comité des taxes des chambres à l'Administration des loyers et du commerce en temps de guerre.

M. Owen Lobley, administrateur des loyers, a nommé Mme H.-R. Lapière, présidente du Comité des taxes des chambres de Montréal. Ce comité a le pouvoir de fixer et d'ajuster les taxes exigées des pensionnaires et des chambreurs dans la ville et le district de Montréal. Mme Lapière, précédemment employée au bureau régional des loyers, a mené une enquête étendue sur le problème des taxes des chambres dans toute la région désignée.

Carnet de rationnement

No 3

Des mesures ont été prises afin que les citoyens canadiens qui ont été dans l'impossibilité d'obtenir leurs carnets de rationnement no 3, la semaine dernière, puissent se le procurer maintenant. C'est ce qu'annonce la Commission des prix et du commerce.

Ceux qui résident dans ou à proximité d'une des 35 villes du Canada, où l'administration du rationnement possède des bureaux régionaux peuvent y apporter leurs carnets no 2, avec la carte dûment remplie. Ils recevront alors leurs carnets de rationnement no 3.

Pour les citoyens qui demeurent dans des districts éloignés de ces centres régionaux, ils devront présenter leurs carnets numéros 2 au bureau de leur Comité local de rationnement. Des travailleurs bénévoles en détacheront les cartes et les enverront par la poste au bureau régional le plus rapproché. Le carnet de rationnement no 3 sera alors expédié par poste à son propriétaire.

La valeur des coupons de thé-café reste la même

L'augmentation de la ration de thé-café en vigueur depuis le 2 septembre n'apporte pas de changement dans la valeur de chaque coupon, déclarent les autorités du rationnement. Cela signifie simplement que les consommateurs pourront utiliser plus de coupons chaque mois. En d'autres termes, deux coupons de thé-café deviendront valables toute les trois semaines plutôt que tous les mois. Les coupons 14 et 15 pour l'achat du thé ou du café sont valables depuis le 2 septembre; les deux suivants seront valables à partir du 23 septembre.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME SARAH SLUTSKY, épouse, de la Cité et District de Montréal, province de Québec, s'adresse au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux, MAX SHAPIRO, vendeur, de la Cité et District de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 25ième jour de juin 1943 A.D.

LYON W. JACOBS, C.R.

Procureur de la Requête.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que Dame Alfreda Elise Hatch, de la Cité de Westmount, district de Montréal, dans la province de Québec, demandera, au Parlement du Canada, à sa prochaine session, un décret de divorce contre son mari, Henry William Carpenter, Sergent d'aviation, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 19ième jour d'août A.D. 1943.

Samuel MOSKOVITCH.

Procureur de la Requête.

Suite 2, 415, rue Mayor

Montréal, Qué.

AVEC LE SOURIRE

Vaines recherches

Tous comme dans "Je cherche ma Titine, Titine, ma Titine, Je cherche ma Titine et ne la trouve pas!" le Sherlock Holmes de Palge l'avale ne trouve pas... son fils.

Il est vrai que ce n'est pas un fils ordinaire. C'est un héros qui a bien mérité de la patrie (aux blocards), un vaillant qui trouve plus simple de défendre l'honneur des Canadiens français en assistant de pauvres bougres sur la Plage qu'en décousant des ennemis sur les plages d'Italie. Question de goût, n'est-ce pas?

Nous apprenons par les journaux que le fils du "cheuf" a disparu depuis le 25 juillet et que le père demande éperdument l'aide de la provinciale pour retrouver le fils prodige et prodigue... en coups de botte.

On nous dit aussi que le vaillant enfant de Plage Laval a 23 ans, qu'il a été refusé par l'armée pour incapacité physique (ce qui ne l'empêche pas de combattre à l'occasion) qu'il est "peut-être" dans l'armée, par les temps qui courent (aussi vite que lui) et patati et patata...

On nous fait savoir aussi qu'il devait repasser un examen médical mais que l'ordre de convocation n'est "probablement" pas arrivé...

Nous ne doutons pas que les autorités militaires prennent le jeune et héroïque Bolduc, René, 23 ans, toutes ses dents, vacciné, et plein de vaillance, pour l'envoyer au front zigouiller les Boches.

Cette histoire nous rappelle la fameuse phrase du roi Louis-Philippe à son chef de police au lendemain d'un attentat anarchiste.

Le chef se présenta un beau matin devant le roi, qui, très impatient lui demanda: "Eh! bien, Monsieur..." "Je cherche Majesté, je cherche..."

"Monsieur, lui répondit le souverain d'une voix suave, je n'ai ni besoin d'un chef de police qui cherche, qui cherche. J'ai besoin d'un homme qui trouve..."

P.S. — On nous annonce qu'un groupe s'est constitué à Tel-Aviv pour offrir la médaille de David à René Bolduc. A défaut de Victoria Cross...

Famille Gestapo

Les Nazis ne reculent devant rien pour pénétrer dans les milieux français où ils font un travail d'espionnage et de propagande. M. Jean Castellan décrit une famille allemande envoyée en France dans ce but par la Gestapo.

La tête du père, porcine, grasse, sa casquette violette, ses vêtements aux formes boudinées, son parler grasseyant, ses mots d'argot forcés

pour "faire bien français"; la paire de fesses incommensurables de la mère, ses yeux pervenche bordés de jambon, sa filasse de Walkyrie ménagère, tout cela n'était pas précisément un masque pour le carnaval de Nice. Ce couple avait deux enfants: le garçon, roux comme il se doit et malaisant comme une hyène, la jeune fille aussi blonde que visiblement bête, tous deux faisant au lycée de la propagande pour nos amis "européens".

Il ne faut pas rire de cette famille Gestapo.

Si grossière que soit la farce, elle a porté.

Suiviez l'emploi du temps du père: le matin, tours des cafés de la ville. Il connaît peu à peu les habitudes et les habitudes de chacun d'eux. Il écoute, il bavarde. Ensuite, visite au marché où il achète aussi gros qu'il peut. Après un déjeuner copieux (où toujours un naïf est convié) rapport dicté — en allemand, bien entendu — sur les activités dans la ville. Le soir, les apéritifs, causeries.

La mère, cependant, va de fournisseur en fournisseur. L'argent défile les langues et l'on sait tout, en province.

Voilà de la bonne cinquième colonne!

Une famille par ville suffit pour obtenir d'énormes résultats tant au point de vue renseignements qu'au point de vue propagande.

Paris vu par un professeur suisse

Le professeur suisse Calame, de retour d'un voyage à Paris, publie dans le "Démocrate" ses observations sur la capitale de France occupée depuis plus de trois ans.

On dirait même parfois qu'une immense lassitude enveloppe les êtres qui vont et viennent là où, autrefois, il y avait de la gaieté et de la lumière, des regards clairs, de la couleur. Cette impression, on la ressent surtout dans les quartiers populaires où la gêne est plus visible. "Ne vous étonnez pas de ces constatations, — nous disait un vieux médecin d'une importante usine, — la sous-alimentation fait maintenant son oeuvre. Il m'arrive souvent de voir un pauvre diable chanceler et s'affaisser devant sa machine, dans la cour de l'usine ou dans la rue. Personne ne meurt de faim, mais tout le monde s'étirole. Là où on employait un ouvrier, il en faut deux."

Tandis que * * * et le Parti social français accablent Laval de reproches et proclament ouvertement qu'ils prendront le pouvoir avec ou sans l'assentiment du maréchal, quand ils voudront, certains services qui donnent le ton à la presse travaillent sans conviction à la collaboration dont tout le monde officiel parle, mais à laquelle personne ne croit. La collaboration ne semble pas avoir conquis un pouce de terrain depuis un an; au contraire, elle est en régression, sauf dans la presse et dans les déclarations gouvernementales.

* * *

Cependant, à côté de cette ques-

tion de principe, il y a l'échec de la relève. Cet échec était-il attendu des milieux gouvernementaux qui connaissent pourtant bien les populations du pays qu'ils dirigent? C'est douteux. Et c'est pour cela qu'il a été douloureusement ressenti. Malgré une propagande active et systématique, des offres alléchantes, une pression constante exercée sur le monde patronal, les engagements volontaires pour l'Allemagne ont été si peu nombreux qu'ils ont dénoté les prévisions officielles. Cet échec a en outre prouvé la force de l'esprit de résistance du monde ouvrier aux mesures profitables au vainqueur. Il a démontré à l'évidence que les travailleurs français de toutes les catégories n'étaient pas disposés à collaborer dans les conditions arrêtées par les porte-parole du chancelier et ceux du ministre des affaires étrangères.

Le mécanicien, le cheminot, le tourneur, le technicien a préféré gagner moins, réduire ses dépenses, subir de nouvelles privations, plutôt que partir. Quant à l'industriel, à part quelques rares exceptions, il n'a pas osé et pas voulu agir sur son personnel. Les sentiments de celui-ci lui étaient connus. C'est à cause de cet état de choses que le président Laval a décrété la mobilisation industrielle qui lui permettrait — du moins en théorie — d'envoyer dans les centres manufacturiers allemands, patrons, maîtres, socialistes, manoeuvres et machines exigés par le vainqueur.

SIGMA



L'Industrie aide à gagner la guerre ::
L'Industrie doit aider à établir la paix dans le monde

Après que la guerre sera définitivement gagnée ::
quel genre de monde faudra-t-il pour avoir
une paix juste et durable?

Cette question est aujourd'hui posée partout au monde. Il n'y a pas besoin d'être expert pour y répondre.

Il faut que ce soit un monde aussi paisible et aussi obligeant que la petite ville où vous habitez; un monde dans lequel les gens comme il faut peuvent élever leurs enfants convenablement. Il faut que ce soit un monde affairé où les usines et les fermes travaillent et où il y a du travail pour tous.

Comment peut-on arriver à avoir un tel monde? Le moyen le plus sûr c'est d'y songer et d'en parler. Des discussions sur les porches des maisons de notre pays, par-dessus les clôtures, dans les églises, les écoles, les clubs, et aux repas—voici comment les conditions d'UNE PAIX JUSTE ET DURABLE peuvent être formulées.

Au cours de vos discussions, rappelez-vous que vos conditions de paix doivent être telles que les gens des autres pays puissent les accepter. Vos plans doivent comprendre une production soutenue et la consommation de cette production.

Seule, une paix mondiale qui satisfait la conscience des hommes de bonne volonté peut être juste. Seule, une paix juste peut durer.

THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED
25 King Street West, Toronto

La-bas
tous les
soldats
en parlent...

Ici
c'est l'objet
de toutes les
conversations

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que DAME SARAH SLUTSKY, épouse, de la Cité et District de Montréal, province de Québec, s'adresse au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux, MAX SHAPIRO, vendeur, de la Cité et District de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 25ième jour de juin 1943 A.D.

LYON W. JACOBS, C.R.

Procureur de la Requête.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que Dame Alfreda Elise Hatch, de la Cité de Westmount, district de Montréal, dans la province de Québec, demandera, au Parlement du Canada, à sa prochaine session, un décret de divorce contre son mari, Henry William Carpenter, Sergent d'aviation, de la Cité et District de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 19ième jour d'août A.D. 1943.

Samuel MOSKOVITCH.

Procureur de la Requête.

Suite 2, 415, rue Mayor

Montréal, Qué.

La Tribune de Mentor

Isak Dinesen — Winter's Tales — Random House

Onze récits forment Winter's Tales.

Ce manuscrit a déjoué la surveillance de la douane danoise, sous contrôle nazi; pour notre plaisir, les destinées hautes ont permis qu'il parvienne à bon port, chez Random House, qui lui accorde une toilette séante.

Isak Dinesen est une dame danoise qui a prêté l'oreille attentivement, aux opérettes d'Offenbach, qui, installant dans son for intérieur, son âme de lorsqu'elle était petite, a reçu en communion l'esprit du dieu Andersen. C'est une femme de lettres qui s'est religieusement penchée sur le maître Maupassant. Enjolivant ces considérations, le lecteur pensera qu'Isak Dinesen, s'est drapée dans la tunique enchantée, transluce des contes de fées. Et voici ce qu'écrit le critique littéraire américain: Christopher Morley:

So please don't be aggravated or bemused by Dinesen's beauty or mockery either. As she said of that Danish garden, Edenfresh in the spice of harvest, so of her stories, they are "half fairyland and half apothecary's locker".

Ces histoires, trempées en une telle solution, n'ont point de difficultés à devenir des tapis magiques sur lesquels peuvent s'asseoir les prolétaires qui veulent survoler les méandres du rêve ou de l'aventure.

Le chapitre de clôture s'intitule: A Consolatory Tale. Charles Despard, le scribe, l'écrivain anglais, conserve dans son cœur, un lambeau du spleen à la Baudelaire, ainsi que la nostalgie de sa vieille vie londonienne. Il était la proie de cette tristesse particulière qu'exprime bien l'aphorisme: *omne animal post coitum triste*. Mais, Charley envisage la vie sous un angle moins nébuleux, après avoir recueilli la relation d'une belle histoire persane, dans le style authentique des "Mille-et-une nuits" ou d'"Ali-Baba et les Quarante Voleurs". Le Sésame fournit ici le prétexte à une philosophie fortement nuancée d'orientalisme, et à un leit motiv qui se traduit ainsi:

La Vie et la Mort, l'Homme et la Femme, la Richesse et la Pauvreté sont enfouies dans des caissettes cadencées, dont les unes contiennent la clef des autres.

Le lecteur s'attendra en explorant les rêves du "dreaming child". Il se reconnaîtra sûrement, — puisque le même gabarit sert aux multiples éditions des humains —, dans l'esquisse du petit bonhomme, Jens, qui s'était bâti tout un monde dedans son imagination puérile.

Pour écrire l'histoire du roi Erik surnommé Glipping, Isak Dinesen a prêté l'oreille encore, à de subtils accents shakespeariens, à de vieilles ballades. La magicienne danoise, projetée, sur un écran féérique, à un siècle tombé bien bas dans le gouffre du passé, les agissements d'un roi, d'une femme, de la mer...

Tout ceci ne saurait être qu'un aperçu. Les onze chaînons de "Winter's Tales" sont ciselés de main de maître. Un goût poétique très sûr, un permanent souci du trait descriptif et de la "trouille" artistique ont présidé à l'élaboration de cette oeuvre. Le souci de la note juste se retrouve, septentrionalement, sur les plages du Skager-Rak, où, la lumière des lampes joue dans l'eau, telle de jeunes serpents, en un vieux château oublié au sein des temps, et à la fenêtre d'une petite étoile se teint, brillante, dans le pâle ciel de la nuit d'été; elle se retrouve aussi, cette note, orientalement, dans les faubourgs de Téhéran, où les soirs sont merveilleusement bleus... Les anciens murs gris, les platanes et les oliviers dans les jardins... Les caravanes de chameaux qui entraînent par les portes de la ville... Tout semblant flotter dans un délicat brouillard azuré...

Un bon livre doit pouvoir créer une atmosphère. Winter's Tales ne fait pas qu'en créer une, seulement. Et moi, je tiens ce livre pour un prédestiné.

Maintenant que l'hiver va peser sur nos foyers, avec la solitude du grand silence blanc et la menace d'une grave disette de charbon, le livre d'Isak Dinesen nous conférerait, peut-être, un diplôme de spécialiste de magie, pour nous permettre de faire des incursions caloriques vers des horizons plus propices?

Cela, sourira-t-on, est bien problématique, cela git absolument dans le domaine du rêve...

Or, c'est cela, le rêve, l'esprit de Winter's Tales.

Donat COSTE

REX DESMARCHAIS est-il un artiste?

M. Desmarchais, romancier canadien, auteur de l'Initiative, du Feu intérieur et de La Chénais, est un des écrivains de talent qui relèvent notre littérature et lui donnent un semblant d'existence.

Cet écrivain, qui a passé son enfance et sa jeunesse à deux pas d'un cimetière, a regardé la vie à travers la désolation de ce coin de terre, l'a trouvée hideuse et, pour l'éviter, s'est réfugié dans l'art, dans la recherche inféconde mais distrayante du Beau. C'est un rêveur qui désire ardemment, non pas vivre son rêve, mais le réaliser dans ses écrits pour le faire vivre dans l'imagination des hommes. "Ce que j'aime, dit-il, c'est de raconter des histoires, d'animer des créatures fictives, d'essayer de rendre par les mots, les nuances des idées et des sentiments, de concentrer dans la phrase la poésie éparse de la vie... L'oeuvre d'art m'obsède. L'espoir d'en réussir une me soutient, me permet de franchir les traverses de la vie... Sans doute n'ai-je pas droit au titre d'artiste. Du moins j'aspire, de toute la force de mes desirs, à le mériter... Jusqu'à la mort que l'amour de l'art m'emporte." Ce sont là de belles paroles et qui dénotent la plus noble ambition; mais cachent-elles vraiment un artiste? C'est la question que je me propose d'éclaircir.

L'ambition de M. Desmarchais, on vient de le constater, n'est pas d'influencer les esprits, de peser sur les consciences, d'enseigner quoi que ce soit enfin: il ne désire qu'épancher son âme et se réaliser lui-même par l'oeuvre d'art. Il ne souhaite pas à ses oeuvres de résultats pratiques et serait sans doute très fâché qu'elles en eussent. Un artiste, étant en littérature le contraire d'un polémiste, n'a pas de partis pris, ne discute pas, ne veut rien prouver. Il contemple, comprend, et rend d'une façon vivante ce qu'il voit ou imagine. Ce qui le caractérise c'est la sympathie, l'intelligence, l'impartialité. La Beauté seule a le don d'émeouvoir ce contemplateur, et il la poursuit partout comme un amoureux. Que son oeuvre fasse

du bien, qu'elle fasse du mal, que lui importe! Il n'a pas à s'en inquiéter. Un artiste n'est pas un prédicateur. S'il poursuit un but moral, il s'adresse à la foule, il amoindrit ses forces et son livre sera mauvais. S'il ne sait pas se satisfaire de l'approbation du petit nombre, il écrit pour ceux qui ont moins de goût que lui; il vise, non en haut, mais en bas, et ne fait rien de bon, rien de durable. S'étant détourné de l'oeuvre artistique, il perd le titre d'artiste, et l'élite se détourne de lui. L'art n'est pas et ne doit pas être subordonné à la morale. Se placer au point de vue de l'utilité pour juger de l'Art, c'est de s'asseoir entre deux chaises. Le Beau, qui élève les êtres à un sentiment désintéressé, n'est ni moral, ni immoral en soi. Le Beau n'enseigne rien: il devient ce qu'il peut dans l'imagination des hommes. L'unique préoccupation de l'artiste doit être de choisir et de représenter le Beau: c'est la formule même de Flaubert et des plus grands esprits qui ont traité de l'Art.

La même question revient: M. Desmarchais est-il un artiste? Je réponds: M. Desmarchais était un artiste. Son "La Chénais", quoiqu'il me travaillait du côté style, ne vaut pas "L'Initiative" ni même "Le Feu intérieur". Pourquoi? C'est simple: le livre est mal composé, et donne, dans son ensemble, mauvaise impression. Certaines scènes sont forcées, manquent de naturel et de vie, et semblent avoir été ajoutées après coup. Mais il y a aussi autre chose. L'auteur défend une cause, veut prouver quelque chose. Sa partialité est à la fois étonnante et choquante. On s'attendait à trouver un artiste: on y trouve presque un polémiste. Non seulement il fait dire à ses personnages ce qu'il pense lui-même, mais il ne se donne même pas la peine parfois de leur mettre dans la bouche: il écrit presque en marge de son livre. Ca un artiste? Allons donc! M. Desmarchais, la chose ne fait plus de doute, s'achemine lentement mais sûrement vers un nationalisme étroit et haineux. C'est triste et c'est décevant.

Rex Desmarchais artiste, est mort. De ses cendres est sorti un patriotisme démodé et pitoyable. Le verrouiller, un jour ou l'autre, parader dans les rues avec un bâton orné d'une guenille, que nous n'en serions pas surpris le moins du monde, car c'est fatalement là qu'il en arrivera, s'il descend jusqu'au bout la pente de la décadence intellectuelle. Que Dieu le préserve

CINÉMA

LETTRE DE HOLLYWOOD

OU

Charles Boyer sans publicité

De notre correspondant Victor STOLOFF

Que feriez-vous si au coin de la rue Metcalfe et du Mount-Royal Hotel, au moment où les voitures doivent s'arrêter au changement des lumières, Rita Hayworth apparaissait parmi les conducteurs d'automobiles?

Ici, les piétons qui traversent la rue avec moi ne la regardent même pas. Passant près de la NBC, une brave femme, dit à sa fille, comme s'il s'agissait de sa tante: "C'est donc mardi?" voilà Bette Davies qui vient pour son émission?

Me voilà donc à Hollywood. Maintenant vous allez tout savoir. J'ai jugé de ce que vous aimeriez apprendre d'après la mentalité d'une douzaine de canadiens que j'ai connus dans des milieux très divers. Pour commencer, comme ils se doit, je vais essayer de répondre à une beauté Montréalaise qui, quoique jeune, est loin d'être bête. Elle travaille dans une pâtisserie renommée et a une façon bouleversante de vous servir des gâteaux:

"... Nous savons tous que la littérature cinématographique est exagérée" me dit-elle "elle n'a qu'un but: la publicité. Je voudrais savoir ce qu'est Charles Boyer loin des femmes et des studios?"

... En décembre 1941 "Le Jour" avait l'honneur de faire partie d'une expédition historique: la libération des Iles de St-Pierre et Miquelon. Par téléphone de New York à Beverly Hills, j'obtins de Charles Boyer la promesse de commenter ce film, sur le courage français, que j'allais tourner.

Ce film "Little Isles of Freedom", commenté

par Boyer vient de passer à Montréal. Il appartient à la Warner Brothers tandis que Boyer est sous contrat chez Universal. Mais aucun obstacle ne lui semble insurmontable quand il s'agit de la France.

Au "commissary", ou restaurant, du studio il me présente à Marlène Dietrich. J'essaie vainement de découvrir la couleur de ses yeux, durant l'entretien. Elle a une façon constante de tenir ses yeux baissés. J'apprends à connaître un Boyer qui aime les bons livres et qui les lit. Il a acheté de ses propres fonds un terrain et un bâtiment ultra moderne et des livres. Des livres français. Il a investi plus de 125.000 dollars dans la culture de l'esprit français. Ceci en 1940. Aujourd'hui c'est la French Research Foundation, l'orgueil de la colonie française de Hollywood; avec plus de 8.000 volumes dans sa bibliothèque, ouverte au public. Six cent de ces ouvrages viennent de la bibliothèque privée de Charles Boyer.

Un atout remarquable pour la Foundation est d'avoir comme directeur le fondateur des conférences des Ambassadeurs à Paris, un écrivain renommé, André David, dont l'oeuvre la plus récente vient d'être publiée au Canada.

C'est après l'enregistrement de "Little Isles of Freedom" que Boyer m'emmena dans sa voiture visiter sa Foundation. Je n'étais pas encore correspondant officiel de "Le Jour" et il ne me montra son oeuvre la plus chère que parce qu'il savait à quel point j'aime la France. Je n'ai pas pu résister au désir de rendre hommage à cette vraie figure française des Etats-Unis.

À L'AFFICHE

MONTREAL

CAPITOL: "So Proudly We Hail" — "Henry Aldrich Swings It", 2e semaine.

IMPERIAL: "Slightly Dangerous" — "He Hired The Boss".

LOEWS: "Constant Nymph".

PALACE: "Crash Dive", 2e semaine.

PRINCESS: "To-Night We Raid Calais" — "Quiet Please Murder".

ST-DENIS: "Serge Panine" — "Le Dompteur".

ELECTRA: Jusqu'à samedi: "Call Out The Marines" — "The Voice Of Terror" — "Wagon Train"; sam. à mar.: "Night Monster" — "Get Hop-To-Lo".

SHERBROOKE: CINEMA DE PARIS: "Le Coupable" — "Place de la Concorde".

QUEBEC

CANADIEN: "Tricouche et Cacolet" — "Entrée des Artistes".

CINEMA DE PARIS: "La Dame de Malacca" — "Les Gais Lurons".

TROIS-RIVIERES

CINEMA DE PARIS: "Batement de Cœur" — "Un de la Cannedière".

THEATRE ET CONCERTS

FORUM: Les Festivals de Montréal, vendredi, le 10 sept.

ARCADE: France-Film présente: "L'ESPRIT DU MAIL", les 10, 11 et 12 septembre.

Henri TRANQUILLE

PRÉPARANT

L'APRÈS-GUERRE!



"BIEN SÛR qu'il y aura des changements après la guerre... il y a même longtemps que certaines choses auraient dû être faites. Mais je ne veux pas devenir une simple machine. Quels que soient nos plans d'après-guerre, je veux avoir droit à une récompense si je travaille dur ou si je fais preuve de talent et d'initiative. Je tiens à conserver le privilège de travailler à mon propre compte si jamais j'en ai le désir. Voilà pourquoi je me constitue actuellement un petit capital à la Banque Royale."

Le Canada est devenu une puissante nation grâce au courage, à l'esprit d'initiative et à l'ingéniosité de ses pionniers. Il faut que ces qualités restent à l'honneur dans le Canada de demain.

Qu'est-ce que L'INITIATIVE PRIVÉE? C'est le désir naturel qu'a tout homme de faire son chemin dans la vie, en autant que ses aptitudes le lui permettent; c'est l'instinct qui a permis d'établir sur ce continent le niveau de vie le plus élevé dont puisse jouir n'importe quel pays au monde. C'est l'esprit de la démocratie véritable...

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Quand vous êtes à
TORONTO
Descendez à
HÔTEL ST. REGIS
392, RUE SHERBOURNE
R.A. 4135
en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

Bruno BLAIS

La Belgique et la poésie française

Par Robert COFFIN

Plutôt que de consacrer cet article à la grandeur poétique que les écrivains belges ont prodiguée à la littérature française à travers des œuvres comme celles de Maeterlinck, de Verhaeren, de Max Elskamp, de Van Leberghe, d'André Fontaines, de Rodenbach, de Fernand Severin, de Giraud, d'Iwan Gilkin, de Valère Gille, il me plaît de situer la Belgique sous un angle de carrefour poétique où se retrouvent les grands poètes français dont le souffle vivifiant est venu jusqu'à nous.

On n'ignore pas le rôle que la Belgique joua dans l'œuvre de Victor Hugo dont plusieurs livres furent composés et publiés à Bruxelles. Plus tard, quand Baudelaire rêvait timidement des vers que les revues officielles de Paris refusaient, c'est un éditeur de Bruxelles, Poulet-Malassis, qui, illuminé par la tragique puissance du poète, se voua à l'enthousiasme de donner un chef-d'œuvre au monde et à la France qui le repoussait.

De même, les "Chants de Maldoror" de Lautréamont, dont les contemporains se moquèrent, furent acceptés, en 1869, par un éditeur belge: Lacroix. Ces prémices capitales ne pouvaient que laisser présager l'importance que, tout entière, la Belgique allait prendre dans l'œuvre de Verlaine et de Rimbaud.

C'est chez nous que Verlaine entrelaçait les mots les plus tendres et les plus émouvants de ses poèmes. Que de fois, à la prison de Mons, n'a-t-il revu l'humble cellule où le pauvre incarcéré vécut deux ans et se convertit. Il chanta la Wallonie et les Flandres! Il rêda longtemps à Bruxelles et c'est là qu'il tira sur Rimbaud le coup de revolver fatal qui allait le faire écrouler... pour mieux pleurer et rimer l'éternelle chanson:

Le ciel est par-dessus les toits
Si bleu si calme

Pour Rimbaud, la Belgique fut aussi une belle demeure à la mesure de son mal. C'est lors de sa fuite vers Charleroi qu'il composa plusieurs admirables poèmes, tel le "Cabaret Vert" dont j'avais repéré l'humble bâtisse vis-à-vis de la gare de Charleroi, — ainsi que je l'ai expliqué dans mon livre, "Rimbaud Vivant". Toujours, la Belgique vécut en lui comme un mirage reposant. De Paris, il écrivait à ses amis de Charleville que ce qui lui manquait le plus c'était la douceur bucolique de la Semois.

Tout cela m'est revenu à l'esprit à l'occasion de la publication des œuvres de Jean-Arthur Rimbaud, par Valiquette. Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas réincorporé dans ce beau volume les "Lettres du Voyant" qui sont capitales dans l'œuvre du poète et surtout le poème sur les fleurs qui se termine par:

"Donnez-moi des fleurs qui soient des chaises!"

Valiquette sera étonné d'apprendre qu'il a commis une légère erreur dans sa note explicative sur la "Saison en Enfer". Elle dit:

"C'est le seul ouvrage publié par Arthur Rimbaud lui-même.

Il a paru en une plaquette, l'an 1873, chez Poot et Cie, 37 rue aux Choux, à Bruxelles.

"On sait que par l'auteur lui-même l'édition d'une "Saison en Enfer" fut détruite aussitôt parue, à l'exception de cinq ou six exemplaires."

La vérité est plus compliquée. Il est vrai que peu de temps avant son départ vers les grandes aventures, Arthur Rimbaud s'était mis en rapport avec la firme Poot, de la rue aux Choux, qui imprima une plaquette dont je possédais un exemplaire parmi les livres de ma bibliothèque, à Bruxelles.

Rimbaud ne déclara jamais avoir détruit l'édition. En réalité, jusqu'un peu avant la guerre de 1914, il ne subsistait que trois ou quatre exemplaires, dont l'un appartenait au ministre Barthou qui fut tué à Marseille lors de l'attentat contre le Roi de Yougoslavie.

C'est ce qui permit à la sœur de Rimbaud, Isabelle, de prétendre que son frère considérait la "Saison en Enfer" comme une œuvre mauvaise et que la meilleure preuve en était qu'il avait brûlé toute l'édition. C'était un mensonge parmi de nombreux autres qui tendaient à béatifier l'"homme aux semelles de vent" selon la thèse reprise, après Isabelle, par Patern Berrichon et par Paul Chaudel.

Heureusement, tout cela était faux! Rimbaud n'avait jamais payé les frais d'impression et n'avait pas pris possession de ses plaquettes. Je suppose qu'il en avait reçu deux ou trois exemplaires et que l'imprimeur Poot, avant d'expédier les 500 brochures, attendit indéfiniment l'argent de Rimbaud; d'ailleurs, il mourut sans avoir obtenu satisfaction!

Le paquet enveloppé de papier gris traina, d'année en année, dans les débris de l'imprimerie. Et c'est ainsi que, peu avant la guerre, un bibliophile de Mons découvrit par hasard, chez l'imprimeur, un paquet qui n'avait pas été ouvert depuis près d'un demi-siècle. C'était les 500 "Saison en Enfer", de Rimbaud, qu'il acquit pour peu et emporta religieusement...

Pour lui, le problème n'était pas posé sur le plan poétique mais plutôt bibliophile. A ce moment, la valeur marchande de la "Saison en Enfer" était de 25,000 ou 30,000 francs. En déboursant quelques pièces d'argent, il était donc entré en possession de plus d'un million!

Pourtant, il comprit vite que l'écoulement des livres qu'il détenait provoquerait fatalement une chute vertigineuse sur le marché de l'offre et de la demande. Ses instincts de bibliophile le laissaient perplexes: ne devait-il pas détruire l'édition originale afin de conférer à quelques exemplaires une plus valeur intrinsèque de rareté? En réalité, il n'en distribua que cinq ou six dont l'un au sénateur André et qui finalement avait échoué chez moi; un à Louis Pierard et un autre qui fut vendu à Gand, en 1939, pour la somme de 750 francs.

Plaidant à Mons, quelques jours avant que Hitler ne violât la Belgique, je rendis visite à mon heureux confrère qui détenait ce joyau inestimable dont la découverte constituait, certes, la plus extraordinaire aventure qu'un bibliophile sage et raisonné put imaginer. La vie de l'avocat de Mons en était devenue bouleversée et il n'avait toujours pas résolu le problème inouï qui le tourmentait. Il déclara que ce serait l'expression d'un article de son testament qui ferait un sort définitif aux "Saisons".

N'est-il pas étrange de penser que le hasard ou le destin ont réuni à Mons de si chers souvenirs de Verlaine et de Rimbaud? Quel saboteur ou quel condamné à mort par les boches contemple aujourd'hui, par la lucarne, "le ciel si bleu et si calme" de Mons? Dans la cité du "Doudou", les obus allemands ont ravagé de nombreuses maisons particulières. Qu'est devenu ce trésor sacré de la poésie, sur lequel la Belgique, terre de poésie, avait veillé pieusement?

Chronique des LIVRES

Francis Hekking — "Réflexion sur la Mécanique Administrative"

Tome I 302 pp. 2 Vol.

Édition de la Maison Française

M. Francis Hekking a entrepris de réfléchir sur le moyen pour les organismes d'état d'utiliser les bonnes volontés et l'esprit d'entreprise. Il l'a fait avec l'extrême sérieux de la jeunesse, qui ne veut se permettre ni la nonchalance désabusée, ni les observations superficielles que l'on pardonne aux répétitions établies.

Il se trouve que malgré son âge M. Hekking appuie ses démonstrations sur douze années d'expérience dans les administrations de l'Etat.

Voici donc enfin un jeune fonctionnaire de talent et de cœur, qui n'a l'intention ni de quitter le service de l'Etat pour une carrière brillante dans une entreprise privée, ni de se laisser enterrer par la routine et fasciner par la retraite.

Consentant des services qu'il peut rendre, et de l'incapacité du système actuel d'employer ses compétences, il entend réviser la mécanique administrative. Il prouve ainsi son audace et l'intérêt intelligent qu'il porte à son métier.

Mais ses réflexions dépassent beaucoup le cadre qu'il s'était fixé. Elles présentent une étude approfondie de la philosophie des commandements et de l'obéissance, une définition dynamique de la responsabilité, et des règles qui rendront à l'autorité la possibilité d'étudier, de réfléchir, de juger, de diriger, de s'exercer enfin avec l'éloignement nécessaire et l'efficacité désirables.

L'ancienne pyramide administrative n'admettait pas les personnalités.

Toute idée, toute initiative, toute invention appartenait à l'administration "sans mention du nom de l'agent".

La formalité de la signature laissait la responsabilité au seul directeur qui se trouvait ainsi comptable non seulement devant ses supérieurs, mais encore devant les services mêmes qui avaient en réalité accompli la besogne. Après tout "Il avait signé, il n'avait qu'à lire".

Or, si les reproches descendent la voie hiérarchique, pourquoi la reconnaissance officielle dépasserait-elle le bureau du fonctionnaire légalement responsable?

Pourquoi l'agent d'exécution se donnerait-il d'autres peines que celles qui, éprouvées par la routine coutumière, se sont montrées sans risque? Transmettre, se couvrir, faire approuver, classer, monter en grade à l'ancienneté, prendre sa retraite et, pour les plus actifs, écrire un roman ou une opérette, ainsi s'employait le temps de l'Etat, que M. Hekking cherche à servir.

Tout travail est un combat. Le travail administratif présente donc un front de bataille et des états-majors à l'arrière. C'est autour des premiers, qui ont sa tendresse, que M. Hekking construit son système.

La hiérarchie sera donc simplifiée à l'extrême: l'exécutant sera jeune. Il aura les connaissances techniques requises par son emploi particulier, il aura du caractère. On lui laissera l'initiative, on lui fournira les munitions nécessaires à la lutte qu'on lui demande d'entreprendre.

Chargé par son directeur d'une mission limitée, il aura pour cette émission autorité de coordination sur les exécutants, ses collègues intéressés moins directement par le problème particulier. Il signera lui-même les lettres et contrats afférant à son dossier. Il ne sera plus un rouage anonyme, son nom au contraire sera mentionné sur le papier de son ministère. Ainsi le public sera en contact avec l'homme responsable et non, pour toute commande de boulons pour cuisine roulante, avec l'Etat tout entier.

Ainsi pour chaque affaire notre jeune fonctionnaire aura devant son directeur général, devant même son ministre, la gloire ou la honte de la réussite ou de l'échec. Il aura l'initiative et la responsabilité.

Le directeur aura l'autorité. A lui de limiter l'affaire aux compétences de l'exécutant. A lui d'estimer son subordonné et de lui confier une tâche à sa mesure. A lui enfin de voir avec ses collègues directeurs intéressés par l'affaire à un moindre degré, que les requérants de leur service soient nettement indiqués à l'exécutant responsable.

Les directeurs s'obligeront à refuser les responsabilités qui ne seraient pas les leurs. Conseillers expérimentés de leurs jeunes subordonnés, ils pren-

dront bien garde de ne pas donner d'instructions pour les détails de l'exécution, et surtout ils résisteront à la vanité de signer et de couvrir ainsi une besogne qu'ils n'auraient pas exécutée.

Voilà donc notre administration en deux paliers.

Celui de l'autorité, et des idées générales. Les affaires s'y inventent, s'y précisent, s'inscrivent en ordre et en instruction. Le projet y est muni des moyens de réalisation; accord des finances, approbation du contenu, indications des autres départements que le directeur principal intéressé obtient, sans formalités et par contacts directs avec ses collègues directeurs. Il est alors transmis à l'exécutant qui le réalise. A lui les moyens d'action, à lui la responsabilité.

Mais certains individus doués pour la recherche ne le sont pas pour l'action. M. Hekking les veut couverts d'honneur, mais sans une autorité dont ils ne sauraient que faire.

Muni des moyens nécessaires à leurs travaux ils seront les consultants techniques auxquels directeurs et exécutants s'adresseront sans formalités par téléphone ou par contact personnel.

Quand aux éléments du haut personnel de l'ancienne administration, qu'une routine trop ancienne ou une sclérose de l'imaginaire rendraient incapables aux exigences du nouveau système, M. Hekking ne leur veut d'autre mal que de les grouper en un "conseil de critiques", conseil d'en haut, comité majestueux, bavard, bruyant et inoffensif, à l'occasion utile.

Le petit personnel à son tour trouvera ses avantages dans la méthode nouvelle.

Une "réserve générale" lui fournira les moyens de se perfectionner et de se spécialiser. Là encore les personnalités seront étudiées, les contacts ne se feront plus par dossiers cartonnés. Puisque, après tout, une administration emploie presque exclusivement du matériel humain, elle gagnerait à faire appel aux qualités humaines.

Telles sont, très vaguement esquissées, les grandes lignes de la réforme proposée par M. Hekking dans un livre que le lecteur intelligent voudra lire. Il y trouvera matière à réflexions constructives et à discussions fructueuses.

Le style est d'un scientifique, précis et concis. Les comparaisons familières ou empruntées au contraire au langage de la physique et de la chimie sont toujours pertinentes et lumineuses. Les exemples, presque tous personnels, illustrent sans pitié les vices trop connus des anciennes méthodes.

L'auteur, s'il se permet souvent d'être spirituel, s'interdit toute ironie facile et cruelle. Son livre est d'un constructeur.

P. A. W.

Avec cette chronique, la soixante-quinzième d'une série ininterrompue, se termine notre collaboration régulière au "JOUR".

C'est avec beaucoup de regrets que nous devons au revoir à nos fidèles lecteurs de ce journal dont nous avons reçu des témoignages de sympathie et des encouragements qui compteront parmi nos rares joies de l'exil.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici la reconnaissance profonde d'un Français qui trouve dans "Le JOUR", en terre de culture française, le moyen de s'exprimer dans sa langue et avec cette liberté complète qui, née au Canada du génie français, y a été perpétuée par les traditions de l'Angleterre.

Aux Etats-Unis où une hospitalité généreuse nous offre les mêmes privilèges, nous continuons ces chroniques.

P. A. W.

Je regrette amèrement le départ de notre ami et confrère Paw. Des circonstances indépendantes de sa volonté et de la sienne nous forcent à interrompre les chroniques de ce collaborateur dont le talent et l'esprit ont rehaussé la tenue de notre journal et fait les délices de nos lecteurs.

J'espère que l'absence de Paw au "JOUR" ne sera pas définitive. Mais il m'en coûte beaucoup de voir partir, ne fût-ce que pour un temps, ce camarade vivant et sympathique, cet ardent patriote français, qui a employé chaque heure de son long exil à défendre la cause des Nations-Unies et de sa patrie.

J. Ch. H.

Sir THOMAS BEECHAM AU FORUM, LE 10

Montréal devient assurément une ville bien vue des grands musiciens et chefs d'orchestre. Le retour de Sir Thomas Beecham dans notre ville en est une preuve éclatante. Il dirigera vendredi soir, le 10 septembre, au Forum, le premier concert populaire offert au public par la Société des Festivals de Montréal.

Le programme du concert de vendredi se compose comme suit:
1—Ouverture. Les Joyeuses Comtesse de Windsor (Mozart).
2—Symphonie No. 2, en ré majeur (Brahms).

Intermission

3—Les Préludes (Liszt).
4—Le Dernier Sommeil de la Vierge (Massenet).
5—Marche. Sigurd Jouraalfar (Grieg).
Comme on le voit ce programme aura plaisir à tous les mélomanes, qui envahissent le rond-point du mont Royal aux concerts d'été de la Société des Festivals de Montréal.

Le fait que Sir Thomas Beecham se sente tout à fait chez lui dans la métropole démontre que les efforts de la Société des Festivals ne sont pas vains. La population s'éveille au goût de la musique.

Madame David a mis toute son énergie au service de la musique et les concerts populaires offerts par la Société des Festivals de Montréal sont un digne couronnement de son œuvre.

Le programme de la Société pour l'automne et l'hiver prochains comprendra des opéras, des oratorios et des concerts symphoniques qui tous



Sir Thomas BEECHAM

La population pourra entendre ces concerts seront toujours à prix populaires et seront connus au Forum.

Bidu Sayao fut lancée par le grand Toscanini

La célèbre chanteuse brésilienne Bidu Sayao que nous entendons au Saint-Denis d'abord dans "La Traviata" les 23 et 26 septembre respectivement (en soirée) a été lancée par le roi des chefs d'orchestre Toscanini. C'est en avril 1936 que Toscanini la présentait avec la Philharmonique de New-York. L'année suivante elle était engagée au Metropolitan et depuis son succès n'a fait que grandir. Ses rôles principaux sont Manon, "Mimi de l'Opéra", "Bohème", "Violetta de l'Opéra de Séville", "Roi des Rois", "La Traviata", "Zerlina de Don Juan", "Norina de Don Pasquale", "Zuzanne de l'Opéra de Figaro" et "Juliette de l'Opéra de Roméo et Juliette".
Toute petite, délicate, élancée, fort jolie, yeux noirs et cheveux bruns Bidu Sayao est d'un charme irrésistible tant à la ville qu'à la scène. En outre du portugais sa langue maternelle elle parle fort bien le français et l'espagnol et son anglais est déjà très amélioré.
Bidu Sayao est née à Buenos Aires. Toute petite elle avait la passion du théâtre et un oncle médecin qui aimait les arts guida ses premiers pas. Elle fut d'abord une diseuse. Elle apprit d'abord le piano puis le chant l'intéressa. Elève de Madame Theodorini les progrès furent si rapides qu'elle se rendit à Paris pour suivre ses études sous la direction du maître Jean de Reske. Ce dernier l'invita surtout aux lois de l'interprétation. Bidu Sayao débuta en concert à Rio. Elle retourna en Europe et chanta au Théâtre Royal de Rome, à La Scala et à Turin et enfin à l'Opéra de Paris puis au théâtre Colon de Buenos Aires.
Elle vient à New-York plutôt en tournée mais Toscanini qui se souvenait de l'avoir entendue à la Scala lui signa un engagement. On sait le reste.

Princess

"To-Night We Raid Calais"

Lorsque les bombardiers traversent la Manche et se dirigent vers la côte française pour y attaquer un objectif spécifié à l'avance, on peut être assuré qu'un patriote français participe à ce raid, non pas en prenant place dans l'avion mais en fournissant aux hommes de la R.A.F. ou de la R.C.A.F. les indications qui leur sont nécessaires.

"To-Night We Raid Calais", un film du 20th Century-Fox qui sera à l'affiche du théâtre Princess à partir de vendredi prochain, nous présente au sujet de ces raids aériens des révélations sensationnelles.

Les vedettes sont Annabella et John Sutton. L'intrigue se déroule particulièrement en France occupée.

Le second film à l'affiche du Princess sera "Quiet Please Murder" avec George Sanders et Gail Patrick. Tous deux sont des amateurs pour le moins originaux. Richard Denning personnifie un détective et Lynne Roberts un bibliothécaire.

Capitol

"So Proudly We Hail"

"So proudly we hail" est un autre de ces films qui ne sauraient garder l'affiche peu de temps. La direction du cinéma Capitol a bien jugé de son importance en la retenant à l'affiche une seconde semaine. Paulette Goddard, Veronica Lake et Claudette Colbert sont les trois héroïnes de "So proudly we hail", pellicule qui rappelle une belle phase des luttes récentes livrées dans le Pacifique. Les trois actrices incarnent trois grandes malades attachées au service de l'armée américaine qui se rendent paisiblement à Hawaï, sont captées par le tourbillon de la guerre au cours de leur voyage vers cette île enchantée.

Loew's

"The Constant Nymph"

Lorsque tous les éléments atteignent la perfection, que le scénario, la direction et le jeu des artistes bénéficient d'un triple vernis, le résultat ne peut être qu'exceptionnel en fait de divertissement. C'est exactement ce que nous promet "The Constant Nymph", qui aura vendredi sa première montréalaise au Loew's. La distribution est brillante et comprend Charles Boyer, Joan Fontaine et Alexis Smith dans les rôles de premier plan.

L'éloge de Boyer n'est plus à faire; son jeu superbe de "Algiers", "Mayerling" et "Hold Back The Dawn" sont des exemples classiques de son savoir-faire.
Le second film au programme est "Henry Aldrich Swings It", avec Jimmy Lydon et Charles Smith. C'est une gaie comédie musicale jouée par des jeunes acteurs actrices pleins de vie.

TYRONE POWER
CRASH DIVE
in stirring TECHNICOLOR!
ANNE BAXTER
DANA ANDREWS
2 WEEK Palace

CHARLES BOYER JOAN FONTAINE
ALEXIS SMITH
THE CONSTANT NYMPH
NOW SHOWING Loew's

CLAUDETTE PAULETTE VERONICA
COLBERT-GODDARD-LAKE
SO PROUDLY WE HAILE
HENRY ALDRICH SWINGS IT
Capitol 2 WEEK

TONIGHT WE RAID CALAIS
ANNABELLA-JOHN SUTTON
QUIET PLEASE MURDER
Now Showing PRINCESS

France-Film
présente sa troisième saison annuelle d'opéra avec des artistes du
Metropolitan Opera
au **SAINT-DENIS**
MARDI 21 sept., en soirée: "AIDA" avec Milanov, Thorberg, Baum, Pina, Gurney, Valentino, M. Wilfrid Pelletier.
MERCREDI 22 sept., en soirée: "L'OPERA" avec Gurney, Thorberg, Burke, Cebanovsky, M. Paul Bressan.
JEUDI 23 sept., en soirée: "BARRIERE DE SEVILLE" avec Martini, Raynor, Baccaloni, Valentino, Pina, Cebanovsky, Orlheim, Oliviero, M. Wilfrid Pelletier.
VENDREDI 24 sept., en soirée: "IL TROVATORE" avec Milanov, Thorberg, Baum, Gurney, Lazzari, Stelmann, M. Wilfrid Pelletier.
SAMEDI 25 sept., en soirée: "BORIS GODUNOV" avec Pina, Tokatyan, Baccaloni, de Padis, Orlheim, Harshaw, Gurney, Stelmann, Cebanovsky, Oliviero, d'Angelo, M. Wilfrid Pelletier.
DIMANCHE 26 sept., en matinée: "CARMEN" avec Tokatyan, de Padis, d'Angelo, Orlheim, M. Jean Boudet.
DIMANCHE 26 sept., en soirée: "LA TRAVIATA" avec Bidu Sayao, Martini, Valentino, Stelmann, Orlheim, Cebanovsky, d'Angelo, M. Wilfrid Pelletier.
Direction artistique: M. W. DeFeltre
Directeur de la scène: M. D. DeFeltre
FRANCIS H. 2.00 2.50 3.00 3.50 3.75
Taxe P. 40 50 60 70 75
Taxe F. 15 20 25 30 35
\$2.65 \$3.12 \$3.58 \$4.45 \$4.98
Billets en vente: St. Denis, P.I. 3111; Chez Archambault, MA. 6301; Chez Lindsay (Ouest) MA. 7201.

Palace
"Crash Dive"
en 2e semaine
"Crash Dive" mettant en vedette Tyrone Power et Anne Baxter, a obtenu la faveur des cinéphiles durant sa première semaine de projection au cinéma Palace. C'est justice, et ce grand film en couleurs demeurera à l'affiche durant une seconde semaine à compter de vendredi prochain. Depuis la minute où les premières scènes apparaissent sur l'écran jusqu'aux toutes dernières "Crash Dive" procure au spectateur de saines et grandes émotions inspirées par le courage, la force appliquée au service du

ST-DENIS
SAMEDI
Serge Panine
MAITRE DE FORGES
FRANÇOISE DOSAY
LE PRINCE YOUNG TROUBADOUR
SYLVIA BATAILLE
En programme double avec
"DOMPTIEUR"
Châliant le nouveau CONQUIS
KERIE

Pour l'opéra au St-Denis

"Serge Panine"



Le ténor JOHN GURNEY qu'on entendra dans "Aida", "Lohengrin" les 21 et 23 septembre en soirée au St-Denis.

"Crash Dive" est plus qu'un film de fiction, c'est aussi un grand commentaire sur la vie des marins dans un grand sous-marin moderne en temps de guerre.

Le lieutenant de marine Tyrone Power joue ici un rôle exceptionnelnel qui le grandit encore dans l'estime de ses admirateurs. C'est lui qui dirige à terre un raid de commandos contre une base ennemie dans la rade de laquelle le sous-marin alla être entré en naviguant à travers des eaux infestées de mines. Dans "Crash Dive" le rôle d'un officier supérieur auquel Power enlève sans le vouloir sa fiancée, Anne Baxter est l'amoureuse de Power et interprète très bien son personnage.

LE JOUR est Adm. par la compagnie Le Jour Limitée, 150, rue Saint-Catherine, (au coin 44), Montréal, P.Q. (Téléphone 7471).
Jean-Charles Harvey, directeur, et imprimé par La Compagnie de Publications de "Le Patriote", Limitée, 150, rue Saint-Catherine, Montréal.

Saint-Denis

"Serge Panine"

La venue au Saint-Denis du film "Serge Panine" est un événement d'importance pour le monde cinématographique. Cette œuvre est signée Georges Ohnet et l'auteur du "Maître de Forges" est l'un de ceux que le public prie le plus car toutes ses œuvres donnent bien, sonnent le vrai son populaire.

Dans "Serge Panine" l'auteur pénètre dans une famille de bourgeois en nous y fait assister à un riche mariage. Mariage d'argent bien entendu grâce auquel un fascinant prince dont la fortune est délabrée va réussir à redevenir son prince. Mais Serge Panine est vicié. Ce n'est pas une fortune dont il a besoin mais plusieurs et le jeu des intrigues qu'il entreprend menace de la ruine la mère de sa femme.

Or, la mère trouve que le jeu a assez duré et c'est elle qui se dressera devant son gendre. Dès lors l'action du film devient crispante et jusqu'au dénouement qui est dramatique au possible le spectateur est empoigné, bouleversé.

Serge Panine est joué par l'authentique prince Youn Troubadour dont ce sont les débuts à l'écran. Mais des débuts qui placent cet artiste déjà aux premiers rangs. La mère c'est Françoise Rosy. Son homme de confiance que Serge roulera: Pierre Renoir; les demi-sœurs Sylvia Bataille et Andrée Guise. En outre la figuration comprend plusieurs autres artistes de marque.

Le second film est "Le Dompteur", avec le comique Kéren secondé par Monique Rolland, Satorin Fabre, André et autres. Les aventures de ce dompteur qui manie passablement de nerfs ne manqueront pas de susciter la plus grande hilarité dans toute la salle.

Faites votre devoir: enrôlez-vous!

Pour "Boris" et "Carmen"

"Serge Panine"



Le ténor ARMAND TOKATYAN, du Metropolitan qu'on entendra dans "Boris Godounov" (rôle de Dimitri) et dans "Carmen" (rôle de Don José) les 25 et 26 septembre au St-Denis, "Carmen" sera présenté en matinée.

Vu l'abondance de la publicité et de la matière à lire, nous nous voyons contraints à renvoyer à la semaine prochaine la publication d'un article consacré à la saison artistique qui commence. Cet article étudiera les programmes de FRANCE-FILM, de l'EQUIPE et des FESTIVALS DE MONTREAL pour les mois à venir.

